

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

**Sommaire:**—FEUILLETON, Histoire d'une Toppatelle, (suite et fin).—Les Amateurs des Lettres.—Un Chapitre de notre Histoire Littéraire. — Le Courier de Paris. — Du Revenu Public.—Article lu à la Société des Amis. — La Société Canadienne.—Second article lu à la Société des Amis.—Histoire de la Semaine.—Variétés.

## FEUILLETON.

### Histoire d'une Toppatelle.

(Suite et fin).

En me racontant l'histoire de la Toppatelle, le jeune Sicilien avait dirigé notre promenade vers l'Etna. Nous quittions le bord de la mer pour entrer dans la montagne. Nous traversions des vignes, des jardins d'orange, la plupart ouverts à tout le monde, quelques-uns gardés par des bataillons carrés de cactus qui présentaient aux passans leurs grosses raquettes armées d'épines.

—Ce n'est pas sans dessein, me dit le Sicilien, que je vous ai conduit de ce côté. La seconde partie de notre histoire s'est passée dans la montagne, et vous aurez ainsi le lieu de la scène sous les yeux. L'Etna embrasse, comme vous le voyez, un rayon considérable. En comptant Catane et Taormine, il contient 400,000 habitans, c'est-à-dire le quart de la population de la Sicile entière. Cela ne doit pas vous étonner. Cette montagne est très-peuplée, tandis que le reste de notre pays, où il y aurait place pour six millions d'hommes, est dans une décadence qui approche du néant, mais qui cessera quelque jour. L'Etna se divise en trois parties; la région basse, où nous sommes, qui est très riche et très bien cultivée; la région du milieu, qu'on appelle le *Bosco*, parce qu'elle est couverte de bois; et enfin le sommet, qui appartient au volcan, et dont la neige et le feu se disputent la possession. Le *Bosco* est habité par quelques montagnards d'une force athlétique, à qui les convulsions de l'Etna ne font pas peur, et qui rient lorsque le terrain tremble sous leurs pieds. Afin de n'avoir pas à réparer leurs maisons, ils dorment sur le sol. On ne les voit qu'au mois d'octobre, où toutes les populations se réunissent pour les fêtes de la vendange. C'est un beau moment que celui-là, et qui mérite qu'on vienne exprès à Catane. Vous en jugerez par l'histoire de la Toppatelle, que nous allons reprendre.

Une fois de retour au logis paternel, Agata devint sage et docile comme un agneau. Tout le monde se remit à l'aimer et à l'admirer, comme si elle n'eût jamais donné de prise à la médisance. Zullino ne manqua pas de venir rôder sous les fenêtres de sa maîtresse. La première fois qu'elle l'aperçut, elle lui jeta un regard de tristesse et se mit à soupirer; la seconde fois, elle ne soupira plus, et la troisième, ses yeux demeurèrent si calmes, que le pauvre amoureux y lut clairement la ruine de ses espérances.

De son côté, don Benedetto gagnait du terrain. Il se faisait raser chaque matin pour avoir le visage frais, et portait une royale sans moustache, ce qui lui allait à ravir. Son cha-

peau de soie brillant d'un lustre sans égal, et la veste ronde en velours vert lui rajeunissait la taille de plusieurs mois. Mais ce qui fit surtout souffler le bon vent dans ses voiles, ce fut un cadeau de boucles d'oreilles en argent, valant deux piastres, qu'il offrit lui-même en se servant de phrases très-polies. Il fallait voir cet homme dans ses poches, disant à ceux qu'il rencontrait: — Quand je me suis mis une chose dans la tête, on peut la regarder comme faite et terminée, car j'aime les entreprises difficiles.

Ce langage assuré pénétrait les auditeurs d'un profond respect.

Sur ces entrefaites, arrivèrent le mois d'octobre et les vendanges. Il y a tant de misin mûr, que tout le monde est mis à contribution pour le cueillir. Vieux et jeunes, paysans et citadins, courent à la montagne, le panier sous le bras et le couteau dans la poche. Les toppatelles font semblant de travailler, mais leur occupation est de manger du raisin en attendant les danses. Aussitôt que la dernière grappe est cueillie, et que les cuves sont pleines, on se met en fêtes pour un mois entier. Chaque propriétaire donne à son tour un dîner suivi d'un bal, où l'on peut venir sans invitation. Riches et pauvres, étrangers et gens du pays, sont admis indistinctement, et ce n'est pas en cérémonie, pour quelque heures, qu'on les reçoit, c'est pour un jour et une nuit, avec la cordiale hospitalité des anciens temps. Une bonne partie des convives ne savent pas le nom de l'amphitryon. Vous passez par là, vous entendez des rires, du bruit de violons: vous entrez et vous prenez place à table par droit de préséance. On mange comme des héros d'Homère, et puis on saisit les castagnettes et on se trémousse; ceux qui préfèrent se griser, chanter ou dormir, sont parfaitement libres. La verte jeunesse ne connaît que deux choses, danser et faire l'amour, et je vous assure qu'elle s'en acquitte bien. Pendant la première semaine, on se divertit modérément; il y a de l'hésitation: à peine si les violons et le tambourin vont jusqu'à l'aurore. Les toppatelles font encore les renchéries; elles se promènent ensemble par bandes compactes, et les garçons seignent de jouer entre eux; mais au bout de huit jours les bataillons sont entamés, les deux camps se confondent, et c'est alors qu'on babille et qu'on rit à faire trembler la montagne. La fille-taciturne qui n'a pas dit quatre mots dans l'année donne de l'exercice à son gosier pour le temps perdu. Celle qui a fait la sourde oreille aux propos galans en écoute autant qu'on lui en veut dire. La demi-folie s'en mêle, et quand les fêtes sont finies, il ne rentre pas dans la ville un seul cœur qui ne soit au moins troublé, pas une cervelle qui ne soit à l'envers. Messieurs les étrangers paient leur tribut comme les autres. Combien en ai-je vu venir en spectateurs, le sourire sur les lèvres et le lorgnon sur l'œil, s'asseoir à table pour se montrer bons princes, et finir par faire le pied de grue dans les rues de Catane, sous le balcon de quelque brunette! Il y a temps pour tout et la méthode est chose bonne. On change de domestiques à la Saint-Jean; les termes des loyers sont fixés au 4 mai, et ce jour là l'Italie et la Sicile entière démonagent; mais

dans l'Etna, au mois d'octobre, c'est l'échance des amours. Les couples se forment au milieu des plaisirs, et quand sonne la cloche de la Toussaint, les curés ont de la besogne pour marier nos barbes rousses avec leurs amoureuses. Ce n'est pas que tous ceux qui reviennent des vendanges deux à deux s'en aillent droit à l'église. Si l'on traîne jusqu'à Noël, adieu les sacriemens pour cette année-là. L'amour va vite et ne même pas toujours les filles où elles voudraient aller; mais on est indulgent, et s'il arrive malheur à une danseuse, les bonnes gens secouent la tête en disant: Que voulez-vous? c'est la vendange.

Don Benedetto, qui possédait un grand clos de vignes dans l'Etna, voulut en faire les honneurs à sa fiancée et à ses amis. Il s'en alla d'abord se divertir chez les voisins avec la famille d'Agata, et promit un dîner encyclopédien pour la seconde semaine. Notre toppatelle loucha contre le plaisir pendant huit jours. Elle ne dansait que du bout des pieds et penchait l'oreille sur son épaule d'un air distrait, tandis que toutes les bouches se fendaient à force de rire.

—Tant mieux! disaient les jeunes gens. Elle pouvait avoir un beau garçon à qui elle avait donné sa parole; elle a voulu épouser un clos, une maison et un comptoir: elle y mourra d'ennui.

Cependant, lorsque le futur époux paya son tribut aux vendangeurs, il fit les choses en grand seigneur et ferma les bouches des mauvais plaisans à grands coups de quartiers de bœuf. Le luxe ajouta son prestige aux douceurs de la bonne chère. La salle à manger fut ornée de fleurs. La cuisine et la cave vomirent une armée de plats et de bouteilles dont la tenue imposante éblouit tous les yeux. On était au milieu du repas, lorsqu'un convive nouveau entra dans la maison, son bonnet à la main, et fit un salut au maître du logis. C'était don Zullino.

—Seigneur Benedetto, dit-il, vous avez remporté la victoire; je ne vous en aime pas davantage; mais avant de quitter la Sicile, je viens faire mes adieux à ceux qui ont eu jadis de l'amitié pour moi. Nous nous séparerons le verre à la main. Donnez-moi une place à votre table, et qu'on me verse à boire.

—Soyez le bienvenu répondit l'amphitryon; je conçois que vous ne devez pas m'aimer beaucoup. Lorsque vous serez aussi riche que moi, vous épouserez à votre tour une belle femme et vous pourrez donner à manger à vos amis. Je vous souhaite un heureux succès dans vos voyages.

—Et moi, si vous n'étiez pas mon hôte en ce moment, je vous souhaiterais de ramasser un scorpion toutes les fois que vous laisserez tomber un de ces écus dont vous êtes si fier. Allons, vous autres, emplissez mon verre, cela vaudra mieux que de vous quereller.

Zullino, qui avait déjà la tête échauffée, se la mit en combustion par quelques rasades de vins capiteux de l'Etna; mais comme les convives voulaient se divertir, ils ne firent pas grande attention à lui. Agata seule devint rêveuse pendant le repas. En sortant de table on passa au jardin, où les violons, qui avaient la patte bien graissée, firent un vacarme d'enfer. La masse des danseurs fut bientôt serrée et embrouillée comme un échveau de fil.

Dans cet instant, la belle Agata vint aborder son ancien amoureux.

—Vous voulez partir, lui dit-elle ; où irez-vous.

—A Malte, prendre du service comme matelot ou comme soldat.

—Si c'est à cause de moi que vous faites ce coup de tête, je vous supplie d'y renoncer.

—Tenez votre parole et soyez ma femme, ou bien je pars.

—Eh ! comment puis-je être votre femme, si personne ne veut nous marier ?

—C'est à dire que vous désirez épouser ce vilain marchand, et me forcer encore d'être témoin de vos noces ; mais demain, à cette heure. Regardez la mer de ce côté ; vous verrez là-bas une voile qui me mènera bien loin de vous et pour toujours. On dit qu'il y a du bruit aux Indes ; j'irai me faire casser la tête au service du roi des Anglais, et vous pourrez dire avec fierté à vos amis qu'un homme est mort pour vous. Ne parlons plus de cela, et dansons ensemble pour la dernière fois.

Zullino saisit Agata par la taille et l'entraîna dans le tourbillon, où ils dansèrent tous deux avec tant de grâce et de gentillesse, qu'on ne les eût jamais pris pour des amans au désespoir. Quand la tarantelle fut achevée, notre amoureux pres-a la main de sa maîtresse infidèle, puis il enfouça son bonnet sur ses yeux et sortit à grands pas. Il était à peine dans la rue, qu'il s'entendit appeler. Une jeune fille entièrement voilée de sa mante noire vint lui prendre le bras, et une voix émue qu'il reconnaissait bien lui dit tout bas :

—Je n'y tiens plus ; emmenez-moi où vous voudrez.

La seconde évasion de la toppatelle ne troubla les fêtes de la vendange que pour le petit tailleur et son futur gendre. Les autres continuèrent à s'amuser.

—Voilà ce que c'est, disait-on, que d'avoir voulu marier par force une jolie fille avec un être qu'elle n'aime pas.

Don Benedetto fit battre le pays par ses amis et ses serviteurs. Des bûcherons assurèrent avoir vu dans les bois plusieurs couples d'amoureux qui allaient dans toutes sortes de directions. En poursuivant Agata, on interrompit d'autres entretiens, et l'on remit dans leur chemin quelques toppatelles égarées ; mais on ne trouva pas celle qu'on cherchait. Nos jeunes gens s'étaient enfoncés dans le plus épais du Bosco, et vivaient paisiblement chez des charbonniers. Ils y étaient depuis trois jours, oubliant l'univers entier, lorsque le hasard fit passer par là le vertueux curé de Lentini, monté sur son âne et accompagné d'un guide.

—Mes enfans, leur dit-il, que faites-vous ici, loin de vos parens ? On vous cherche et on vous pleure.

—Nous nous cachons, monsieur le curé.

—Cela est fort mal. Votre réputation en sera perdue, ma chère Agata.

—Ah ! mon Dieu, s'écria la jeune fille, que vais-je devenir si ma réputation est perdue ?

—De plus, reprit le curé, vous vivez ici en état de péché mortel.

—Pour cela non, monsieur le curé, dit Agata, je n'ai rien fait de mal ; j'ai entendu la messe à Nicolosi dimanche prochain, et d'ailleurs, je vais profiter de votre passage ici pour me confesser à vous.

—Il faudrait, avant de recevoir l'absolution, commencer par vous repentir de vos fautes et les réparer. Vous voyez bien cette charbonnière d'où il sort une fumée si noire : si vous mouriez demain, vous brûleriez dans un feu mille fois plus terrible, et pendant l'éternité.

—Hélas ! sainte-Vierge ! brûler pendant l'éternité ! Je ne le veux pas, Zullino. Je dois me repentir et mériter l'absolution ; il faut que

ma réputation soit sauvée ainsi que mon âme.

—Vous n'avez qu'un seul moyen d'obtenir tout cela ensemble, dit le curé. Retournez à Catane avec moi sur-le-champ. Rentrez chez votre père ; je vous donnerai un nouveau confesseur qui vous dirigera bien et vous racommodera avec le ciel, avec votre conscience, et peut-être aussi avec le monde. Et vous, jeune homme, allez à votre maison, et ne détournez plus cette enfant de ses devoirs. Vous méritez d'être excommunié.

—Excommunié ! pensa Zullino saisi d'effroi : je suis donc un monstre, moi qui ne croyais être qu'un amoureux bien à plaindre.

—Monsieur le curé, dit Agata tout en pleurs, ne m'abandonnez pas ; menez-moi au couvent si vous voulez. Partons bien vite. Adieu, cher Zullino ; va, je penserai à toi ; je prierai le bon Dieu qu'il te rende encore plus heureux que je ne l'aurais pu faire en t'aimant.

Sans perdre une minute, Agata partit avec le curé, dont elle écouta si attentivement les réprimandes pendant le chemin, qu'elle arriva parfaitement convertie chez son père. Cette réaction subite dans les idées de la toppatelle mit fin au second accès de demie-folie. Il ne resta à parler du troisième et dernier, qui se termina plus tristement que les deux autres.

Depuis longtemps, la paix était signée entre le ciel et Agata par les soins d'un nouveau confesseur. Elle avait déjà été admise à communier, après une pénitence sévère. Cependant, ce n'était pas assez pour la tranquillité de sa conscience. Le feu sombre de la charbonnière ne lui sortait pas de l'imagination. Elle se recommandait à tout le paradis, et particulièrement à sainte Agata-la-Vetere, sa patronne, dont les reliques ont sauvé Catane des fureurs de l'Etna. Pendant des heures entières, la toppatelle restait prosternée au pied de la chaise où dorment ces reliques, et ne sortait de la chapelle que par force. Le jour la surprenait en prières, le crucifix à la main, et les pages de l'imitation de Jésus-Christ étaient trempées de ses larmes. Au bout d'un mois, elle pria avec plus de passion que jamais, et voulait se couper les cheveux pour prendre le voile.

Auprès de la maison du tailleur demeurait une bonne femme qui avait des filles mariées et une légion de petits enfans. Un jour, en revenant de l'église, Agata vit cette grand'mère caressée et lutinée par un bambin de jolie figure, auquel elle souriait avec tendresse. A côté de la vieille était une jeune femme qui berçait un enfant à la mamelle, tout en faisant réciter le *Pater* à une fille de six ans dont les yeux pétillaient d'intelligence et de vivacité. Par une fenêtre ouverte on apercevait la servante qui préparait le couvert pour cette nombreuse famille. Agata n'eut besoin que de jeter un regard sur ces gens heureux pour sentir un vide affreux dans son âme.

—Voilà, dit la grand'mère, une belle toppatelle qui, à mon âge, saura ce qu'il en coûte de donner sa vie au ciel par dépit.

—Elle n'est pas encore donnée, murmura la fille du tailleur.

Dans la disposition d'esprit où elle était alors, Agata eût peut-être épousé don Benedetto lui-même, pour avoir le plus tôt possible de jolis enfans à bercer. A force de confiance dans son mérite, le marchand de soieries accoutumait les gens à tolérer une sottise dont il ne pouvait rien rabattre. Sa fiancée le voyait souvent et n'avait personne à lui comparer, excepté par souvenir. L'envie de se marier colora de rose tout ce qui avait d'abord choqué la toppatelle. Finalement on prit un matin le chemin du Dôme, et, en quelques minutes, le destin d'Agata se trouva lié pour la vie à ce ui d'un *sposo*

*felicissimo*. Il fallait entendre don Benedetto dire avec orgueil à ses amis :

—Vous savez bien cette fille si intraitable, qui me détestait, qui était amoureuse folle d'un autre, qui s'est enfuie deux fois avec son amant et qui a pensé se faire religieuse plutôt que de m'épouser ? eh bien ! la voilà pourtant ma femme.

Tout alla le mieux du monde dans la maison de cet heureux mortel pendant douze heures entières. Agata parut enchantée de l'appartement, du mobilier et du jardin. Pour sa bienvenue, elle voulut que le patron donnât une gratification à ses commis. Elle fit bonne mine aux servantes et caressa le chien du logis ; mais le lendemain des noces, la signora avait le visage sombre et ne voulait plus ouvrir la bouche, ou si elle répondait aux questions de son mari, c'était comme au sortir d'un rêve et avec si peu d'à-propos qu'auant eût valu ne rien répondre du tout. A la suite d'une petite explication, Agata prit son grand courage pour avouer à don Benedetto qu'elle était au désespoir de l'avoir épousé.

—C'est que vous ne m'aimez pas encore, dit le marchand de soieries. Un peu de patience, cela viendra.

Au bout de huit jour, Agata l'aimait encore moins et ne pouvait plus le regarder en face sans être dévoré de regrets.

De son côté Zullino était fort malheureux, et ne savait que faire pour se distraire de son chagrin. Un capitaine napolitain, le voyant plongé dans la mélancolie, lui conseilla d'embrasser la carrière des armes. Il lui promit les épaulettes d'argent pour l'année suivante, et lui montra dans l'avenir son ingrate maîtresse étonnée de son uniforme et de sa belle tenue, après cinq ans de campagnes glorieuses. Il parla des magnificences de la ville de Naples, nouvellement éclairée par une lumière sans huiles ni mèches ; il appuya beaucoup sur la considération du peuple pour les militaires, et sur les délices de la musique du régiment, qui jouait la cavatine de l'opéra en vogue. Ces récits merveilleux, accompagnés des fumées du vin, entraînèrent le pauvre Zullino. Après quelques rasades, il posa sa signature sur un morceau de papier, en vertu de quoi on l'expédia sur le continent aux troisièmes places du bateau postal, entre les volailles et les thons salés. Le pauvre garçon ne fut pas plutôt incorporé dans un régiment d'infanterie, livré aux sergens instructeurs, et soumis à une discipline inflexible, qu'il comprit sa faute et pleura sa liberté. Il s'en alla dicter une lettre pathétique à l'un des écrivains publics de la place du Castello, pour demander à ses oncles de lui acheter un remplaçant ; mais il fallait deux cents piastres, et toute la famille n'en possédait pas cinquante.

Agata n'ignorait pas le malheur de son ancien ami. Le commis-voyageur de la maison avait rencontré Zullino à Naples. Soit par intérêt pour le sort de ce jeune homme, soit pour se donner de l'importance, le commis assura que Zullino n'avait pas longtemps à vivre. Agata prit aussitôt sa chaîne d'or, ses pendans d'oreilles et ses bracelets. Un bijoutier lui offrit du tout ensemble vingt-cinq piastres, et après cette expédition infructueuse elle rentra chez elle dans un état violent de chagrin et d'impatience. Don Benedetto, la plume à la main, calculait ses bénéfices lorsqu'il vit entrer la signora dans son bureau.

—Est-il vrai, lui dit-elle, que vous soyez le plus riche marchand de Catane ?

—Qui pourrait en douter ?

—A quelle somme, je vous prie, se monte votre fortune ?

—Je n'en sais trop rien ; peut-être à soixante mille écus.

— Eh bien ! faites-moi le plaisir de me donner deux cents piastres.

— Bagatelle ! vous ne savez pas ce que c'est que deux cent piastres. Il n'y a pas d'ajustement de femme qui coûte cela, si ce n'est la dentelle, et vous n'en avez que faire.

— Ce n'est pas pour acheter de la dentelle. Donnez-moi ces deux cents piastres : vous me rendrez un véritable service.

— Par Bacchus ! ne dirait-on pas que les piastres poussent comme les pois chiches, et qu'il suffit de se baisser pour en prendre ! J'en ai quelques-unes, il est vrai, mais je les ai gagnées par mon travail, et je ne les donne pas à gnées.

— Ainsi, vous me refusez l'argent dont j'ai besoin ? C'est donc pour cela que l'on m'a fait épouser un homme riche.

La signora lança au marchand de soirées un regard de mépris si accablant, que, malgré sa vanité, il sentit pour un instant qu'il n'était au fond qu'un pauvre sire, et de plus un pince-mailles. Tandis qu'il faisait d'utiles réflexions sur ce sujet, Agata prit sa mante et sortit précipitamment de la maison.

Il y avait sur les côtes de la Sicile un embaucheur turc qui venait pour séduire et acheter de belles filles, dont il faisait des esclaves, en leur assurant qu'elles seraient libres dans un temps déterminé. C'était toujours le sérail délicieux d'un bey ou d'un pacha qu'il offrait en perspective, et lorsqu'on arrivait sur l'autre rive de la Méditerranée, des filles enlevées étaient probablement vendues sur le marché aux esclaves. Ces spéculations lucratives sont heureusement fort rares, à cause du contre-poids de la potence. Le hasard et l'appât du gain avaient amené ici un de ces séducteurs mystérieux ; il déguisait son trafic sous le titre de marchand d'ambre et de corail. La police avait les yeux sur lui, et les jeunes filles riaient à ses dépens lorsqu'il traversait la ville avec ses bottes à l'européenne, son carriack jaune et son turban ; mais celles qui étaient belles et pauvres savaient que, sous ses habits délabrés, il portait une ceinture garnie de pièces d'or. Agata courut impétueusement jusqu'au môle, où cet homme se promenait souvent pendant le jour. En arrivant à lui, la toppatelle écarta brusquement sa mante noire pour montrer sa taille.

— Signora très belle, dit le Turc dans son jargon.

— Voulez-vous de moi ?

— Signora, mi pauvre négociante corail.

— Deux cents piastres, et je pars avec vous.

— Grosse somme !

— Pas un carlin de moins.

— Mi partir demani per Tunis.

— Où est votre vaisseau ?

Le Turc étendit son bras vers les écueils où l'on voyait passer entre les cônes de la lave le bout d'un petit mât.

— A quelle heure ? reprit Agata.

— Milieu de nuit.

— Je viendrai. Donnez-moi l'argent.

— Signora, est contraire aux principes : si mi donner et vous pas venir ?

Agata gratifia le mécréant du regard terrible dont elle avait déjà honoré son mari ; mais le Turc rusé devina mieux que don Benedetto ce que la toppatelle avait dans l'âme.

— Signora, dit-il, porter une quelque chose sainte à son cou ?

— Oui, ce chapelet est béni.

— Eh bien ! une petite serment là-dessus.

— Je jure sur ce chapelet et cette croix de revenir à minuit et de partir avec toi pour Tunis.

— Mi avoir jamais eu cette confiance pour nessuno. Voici l'argent toute subite. Signora pas oublier de venir au bord de la mer, dans cette lave. Il n'y a qu'un seul sentier, pas d'erreur.

— Ne crains rien, au bord de la mer, dans cette lave, à minuit. Vite l'argent.

Le Turc compta les 200 piastres en sequins d'or, et la toppatelle disparut.

Il faut avoir essayé de pénétrer dans les champs de la lave de l'Etna pour bien comprendre ce que c'est. Le fleuve bouillant à conservé ses ondulations en se refroidissant ; on y peut à grand'peine faire quelques pas hors des sentiers, en grimpaient comme un chèvre, ou en sautant d'un bloc sur l'autre ; mais il serait impossible d'y marcher en droite ligne, et, si l'on veut suivre les petites vallées que forment entre elles les vagues de métal, on s'égare infailliblement au bout d'une minute. Si vous voulez retourner en arrière, vous ne reconnaissez plus les défilés où vous avez passé ; si vous en choisissez d'autres, vous ne pouvez prévoir quelles seront leurs sinuosités, et, si vous tâchez de vous orienter, les quatre ponts cardinaux ne servent qu'à faire voir clairement combien le labyrinthe est inextricable. En outre, il ne faut pas être sujet aux vertiges pour grimper dans ces déserts, car il se présente souvent des trous où un faux pas vous ferait tomber. Les aspérités du métal exercent l'action d'une râpe sur vos chaussures, et les mettent en charpie, si vous n'avez eu soin de les choisir épaisses et solides. Mais ce qui rendrait surtout dangereuse une excursion nocturne dans la lave qui borde le port de Catane, c'est la mer où cette lave descend, et la hauteur des cônes qui se sont pressés les uns contre les autres au moment de l'éruption, à cause de la pente du terrain et de la lutte entre l'eau et le feu. Il n'y a dans ce champ de lave qu'un petit sentier, comme le Turc l'avait fait remarquer à Agata. Ce sentier conduit au bord de la mer, après avoir traversé le désert dans toute sa largeur, qui est d'un mille sicilien, c'est-à-dire un peu moins d'une demi-lieue. Pendant le jour on reconnaît aisément le passage de l'homme, dont les pas ont produit quelque chose de semblable à de la terre végétale ; mais pendant la nuit on s'y égarerait facilement, pour peu qu'on manquât de prudence ou d'attention.

Vers minuit, à l'heure indiquée par le Turc, des jeunes gens qui jouaient à la porte du grand café virent passer une toppatelle enveloppée jusqu'aux yeux, et dont la mante flottante ne marquait plus la taille, comme à l'église ou à la promenade. L'un de ces jeunes gens, frappé de l'air mystérieux que trahissaient à la fois la toilette et la démarche, laissa ses amis pour suivre cette Dame. Il la vit traverser la place du Dôme, passer sous les arbres qui bordent le port, franchir la planche qui sert de pont au ruisseau des laveuses, et entrer dans le champ de lave. L'obscurité était profonde, et il était difficile de reconnaître le chemin. Le jeune homme s'arrêta de peur de s'y égarer, et se mit à l'entrée du sentier, persuadé que la dame inconnue y reviendrait bientôt. Au bout d'un quart d'heure, il entendit plusieurs cris auxquels répondit une voix d'homme. Il lui sembla ensuite que pendant longtemps encore la voix d'homme avait seule appelé sans recevoir de réponse ; mais la mer qui se brisait sur les écueils produisait des bruits si confus, qu'il ne put avoir aucune certitude.

Le lendemain, la fuite d'Agata causa dans la ville une sensation que le récit du jeune homme augmenta encore. On parcourut le champ de la lave dans toutes les directions. Bien loin du sentier praticable, on trouva un soulier de femme entièrement déchiré. Plus loin était un bassin formé par la mer, et l'on en retira la mante noire de toppatelle qui flottait sur l'eau. On sonda ce bassin, qui n'était pas très-profond ; mais on n'y découvrit point le corps qui aurait dû pourtant s'y trouver. Les uns ont cru

que le Turc avait laissé derrière lui ces indices, d'une fausse catastrophe, afin de détourner les soupçons ; les autres pleurèrent Agata et portèrent le deuil. Les pêcheurs de corail qui vont en Afrique affirment souvent à leur retour qu'ils ont vu la belle Catanaise, couverte de pierres, épouse légitime d'un chef barbaresque puissamment riche. Ceux qui passent à minuit près du champ de la lave entendent distinctement la voix de la défunte toppatelle qui demande du secours.

Zullino avait reçu à Naples les deux cents piastres désirées. Il acheta un remplaçant et revint dans son pays. Après avoir bien pleuré sa maîtresse, il épousa la fille d'un muletier. Les bonnes femmes disent que son infidélité lui a porté malheur, parce qu'il a perdu son premier enfant et que sa femme a été défigurée par la petite vérole.

Quant au *sposo felicissimo*, il continue à vendre des soirées et à se croire l'homme le plus fortuné et le plus important de la Sicile, c'est-à-dire de l'Europe entière.

PAUL DE MUSSET.

— *Le National*.

## Un Chapitre de notre Histoire Littéraire.

LES AMATEURS DES LETTRES.

Le mot se trouve expressément dans *La Harpe* : "L'Académie, dit-il, admet les grands à titre d'amateurs." Amateurs de vers, amateurs de prose, dilettantes littéraires et Mécènes au besoin, les Grands, puisque tel était leur nom, les Grands sont, chez nous, long-temps honorés par cette généreuse inclination pour les lettres.

Les Anglais se targuent, parmi leurs auteurs, d'une soule de rois, de princes et de nobles : — " quatre-vingt-dix pairs d'Angleterre, ni plus ni moins, qui ont jeté quelques grains dans le trésor de la littérature." — Horace Walpole, comte d'Oxford, voulut pieusement se charger du soin de recueillir tous les titres littéraires de la noblesse anglaise, et, en 1761, il publia un livre fort curieux intitulé : "*A Catalogue of the royal and noble authors of England, with lists of their works*." — Vous jugez que la liste est naturellement fort ingrate ; mais Walpole avait trouvé dans la coutume savante du temps une excuse valable pour son noble catalogue : " Il y a quelques années, dit-il, que rien n'était si commun que ces divisions d'écrivains." Combien d'Allemands, de Hollandais et d'autres savans ont classé des auteurs de cette manière ! Baltazar Bonifacius a fait un recueil de ceux qui ont été amoureux de statues ; Ravius Textor, de ceux qui sont morts en riant ; Vossius, des chronologistes ; Bartholin, des médecins qui ont été poètes ; il y a des catalogues des auteurs modernes de poésie grecque, des illustres bêtards, des traducteurs, des Français qui ont étudié l'hébreu, etc.

Les lettres françaises, moins heureuses que les anglaises, n'ont point eu jusqu'ici leur Horace Walpole ; et il ne s'est trouvé ni Baltazar Bonifacius, ni Ravius Textor qui s'ingéniait à rechercher, si par hasard, nous ne comptions pas aussi, nous, depuis Pepin-le-Bref, quatre-vingt-dix pairs de France, grands ou petits auteurs, ou seulement doués de la science difficile de l'orthographe. — "*Ils veulent me faire de la cademi...*", écrivait, par exemple, un fameux maréchal.

Le chapitre demeure donc à faire dans l'histoire de notre littérature gauloise ; et j'estime que nos marquis doivent aux futurs Walpole offrir de vers ou de prose pour le moins autant que les illustres baronnets d'ou-

tre-mer.—Ce serait là, en vérité, de très intéressantes annales, sans compter l'instruction que l'on en pourrait tirer,—surtout si l'on avait soin, comme l'historien anglais, d'éclairer ces nobles œuvres par la biographie de leurs nobles auteurs ;—“Edouard Howard, comte de Suffolk, se crut né poète... Il lisait un jour de ses poésies à un homme de lettres ; et, comme il en était à la description d'une belle femme, il s'arrêta tout-à-coup et dit : “Monsieur, je ne suis pas comme la plupart des poètes, je ne chante pas des beautés imaginaires ; j'ai toujours mes modèles sous les yeux.” Et sur-le-champ il tire sa sonnette et dit à un de ses gens : “Faites-moi venir *Beaux-yeux*.” Une fille parut. “*Beaux-yeux*, dit le comte, regardez Monsieur en face.” Elle regarda et se retira. Deux ou trois autres odalisques de ce sérail parurent à leur tour, et étalèrent aux yeux de l'homme de lettres les charmes divers par lesquels elles étaient caractérisées dans les vers de milord.....”

Répétons-le, la matière, chez nous, serait plus riche encore que chez nos voisins ; les lettres françaises étaient certainement on ne peut mieux nées, et, sous le rapport de la beauté de l'extraction, on ne leur trouverait point de pareilles. En Espagne, nous voyons le fier romancier éclore sous le soleil du champ de bataille, parmi les flots de sang de Castille et Léon ; en Allemagne, le premier poète est un savetier qui chante à gorge déployée au fond de son échoppe misérable, le premier philosophe un colporteur qui médite le long des haies, son ballot sur l'épaule, son bâton noueux à la main ; en Angleterre même, cette tle aristocratique, Shakespeare n'est-il pas fils de la foule ? N'est-ce pas sur les tréteaux de la foire que vint au monde cet incomparable génie ?—Ainsi, de toutes parts, autour de nous, l'enfantement est populaire, national ; le génie patriotique échauffe seul les esprits, seul il fertilise les âmes, et il n'est pas jusqu'à la savante Italie qui ne se retrempe aussi, elle, à ces sources vives : pour renaitre aux muses, elle attend le retour du sombre exilé, du vieux Gibelin, cœur de Romain, dont la voix inspirée ne sera que le douloureux écho de la patrie gémissante.

En France, les lettres sont des muses courtoises, savantes et polies à la fois, conciliant les Grecs et les Romains avec les mœurs les plus délicates du monde, et prouvant, comme l'a dit La Bruyère, que l'étude, le savoir ne sont jamais pour exclure l'urbanité et les grâces de l'esprit...

Le sceptre passa bientôt des mains de la cour dans celles de la ville ; les lettres suivirent le progrès des belles mœurs, et, comme autrefois Corneille et Balzac hantaient le cercle de l'hôtel Rambouillet, comme Racine et Boileau les galeries de Versailles, on vit les jeunes écrivains, héritiers de ces grands esprits, fréquenter assidument les salons les plus renommés pour la compagnie qu'on y trouvait et le ton qui les distinguait. Certaines dames tenaient ouvertement ainsi maison de politesse et d'esprit ; chez elles affluait toute la célébrité du jour ; chez elles se tenaient comme les cours plénières de la littérature et de la philosophie ; les muses, ne courtisant plus la faveur, faisaient à présent leur cour aux femmes ; la galanterie semblait être pour elles la source des plus aimables inspirations. “Celui, disait Marmontel, qui ne veut écrire qu'avec précision, énergie et vigueur peut ne vivre qu'avec des hommes ; mais celui qui veut dans son style avoir de la souplesse, de l'aménité, du liant, et ce je ne sais quoi qu'on appelle du charme, fera très bien, je crois de vivre avec des femmes. Lorsque je lis que Périclès sacrifiait tous les matins aux grâces, ce que

j'entends par là, c'est que tous les jours Périclès déjeûnait avec Aspasia....” Aussi, quand vinrent les jours glorieux de 89, quand au premier bruit de la liberté se fermèrent avec effroi, tous ces salons de l'aristocratie, Delille, le dernier versificateur de *bonne compagnie*, Delille s'enfuit en pleurant sur la muse française, “que la barbarie venait de mettre au tombeau.”

Voici donc deux siècles entiers de noblesse et de politesse parfaites ; mais voyez le caprice de la déesse ! poètes et prosateurs sortent tous de roture, de pleine roture ; depuis Corneille, issu de robins, jusqu'à Beaumarchais, fils d'un marchand d'horloges, à peine trouve-t-on, parmi les bons écrivains, quelques de, bien modestes encore ; au contraire, ce ne sont que Racine, Voiture, Boileau, Lafontaine, etc., etc., fils et petits fils de vilains, qui ne reniaient point leurs ascendants, et même s'en faisaient gloire à l'occasion. Ainsi Lamotte-Houdart, chantant le *mérite personnel*, avouait-il pindariquement son père le chapelier ;

N'envions que l'humble sagesse ;  
Seule elle fait notre noblesse,  
Le vice notre indignité...

Pendant tout ce temps, les grands noms de l'épée et de la robe, sauf quelques-uns, tombent dans la poésie badine, l'épigramme, la chansonnette ; tandis que les roturiers occupent uniquement la scène, tiennent la première place dans le roman, dans l'histoire, dans la philosophie, répandent leurs glorieux écrits jusqu'au bout du monde, les beaux esprits gentilshommes ne se trouvent en vaine que de tout petits vers musqués, brillantés, pastels poétiques, miniatures rimées qui courent aujourd'hui le confiseur.

Monsieur le vicomte de Ségur compose des chansons amoureuses :

Pour toucher cette cruelle,  
Tout mon art fut de l'aimer...

Monsieur de Champeynet, officier aux gardes, met ses écrivains en couplets :

Jamais leur nombre ne m'effraie ;  
Ils ressemblent tous aux catins :  
Plus on en a, moins on les paie...

A l'âge de soixante-quatorze ans, le comte de Tressan prend pour sujet de ses chants poétiques une petite paysanne qu'il élève dans ses terres :

Fanchon met toute sa dévotion  
A marcher les pieds en dehors...

Le chevalier de Boufflers, toujours sur les chemins, rime en poste de malicieuses épigrammes, finement aiguës :

J'ai tâché d'amasser du bien,  
D'être toujours honnête femme :  
Je n'ai pu réussir à rien.

— Et tant d'autres encore, tout aussi bien nés, tout aussi bien doués pour le petit vers ; — et de Bernis, que Voltaire nommait agréablement Babet la bouquetière?... Il est vrai que Babet, devenue cardinal et ministre, jeta les bouquets aux orties.— Un parent du cardinal de Bernis revenait de Rome et passait par Turin pour retourner en France. Un ministre étranger, qui le rencontra dans une assemblée, lui demanda si le cardinal finissait encore des vers.— A peine se souvient-il d'en avoir fait, répondit le Français.— Et de quoi se souvient-il ? répliqua l'étranger.

Voilà plus d'un nom célèbre dans le genre, et pourtant, même sur ce parterre de Babet, marquis et chevaliers durent céder le pas à un vilain ; leur maître des-arts galans, enfant gâté de la mode, favori des belles, Gentil-Bernard, dont le père était sculpteur à Grenoble, conserva jusqu'à sa mort l'empire du madrigal. Tous les ans, il célébrait à Chloi-

sy la *fête des roses*, dans une espèce de petit temple décoré de toiles d'opéra et festonné de guirlandes de roses ; cette fête était un souper où les femmes se croyaient toutes les divinités du printemps ; Gentil-Bernard leur servait de grand-prêtre.

Mais ce n'est point parmi ces rimeurs de qualité qu'il faut aller chercher les vrais amateurs des lettres, dilettants et Mécènes ; puisqu'ils couraient, aussi eux, la carrière du bel esprit, souvent leur arrivait-il de rompre des lances assez peu courtoises avec les jouteurs roturiers ; rappelez-vous les lourdes épigrammes de l'hôtel de Nevers contre la *Phèdre* de Racine, sans compter les menaces de coups de bâton. Et peut-on dire que Molière se soit trop moqué de l'*homme au sonnet* lorsqu'on voit, plus tard, le grave président Hesnault, poète de loisir, quelque peu bachique, devenir mortellement ennemi de Marmontel pour un *O* passé dans une de ses chansons à boire, que celui-ci s'était mêlé de citer ?

Que d'attraits, dieux qu'elle était belle !

Le président avait mis : *O dieux !...*

Les Turcarets forment une classe d'amateurs très distincte et très positive ; la façon dont ils ont aimé les lettres se doit calculer en beaux deniers et beaux écus, et c'est de leur cassette que sont sortis les plus heureux effets de leur dilettantisme poétique.—Tel le généreux monsieur de Montoron, à qui Corneille dédia *Cinna* : “Par une libéralité inouïe en ce siècle, disait le poète au financier, vous vous êtes rendu toutes les muses redevables.”—Le malheur est que cette opulente sorte de Mécène fait sonner ses espèces un peu haut devant ses protégés : “Ca veut raisonner, dit le fermier-général, et ça n'a pas dix écus dans sa poche.”

Crésus voit s'arrondir sa large corpulence ;  
Il digère à loisir les trésors de la France...

Et, pour faciliter cette riche digestion, Crésus aurait pris à gages Voltaire, s'il l'eût pu, comme il prenait la Guimard ; et, sur un signe du maître, le poète aurait régala la société de quelque œuvre nouvelle, aurait bercé les gras convives par la douceur de ses alexandrins :

.....Ecce inter poenula querunt  
Romulidae satiri quid dia poemata narrent.

Mais, Dieu merci, les gens de cœur et de talent ne tendent point ainsi la main, et leur premier souci n'est pas d'obtenir pour leur Apollon la table et le couvert. Rousseau, d'Alembert, Diderot, comme les plus minces folliculaires, comme les plus petits grimauds, barbouilleurs de papier, ont été long-temps des auteurs faméliques ; mais, comme veut l'orgueilleux Alfieri, ils traitèrent la faim en héros : ils attendirent résolument que la fortune les vint chercher au fond de leurs greniers. S'ils courtoisèrent quelquefois, ils ne mendiaient jamais.— Mlle de Launay, depuis Mme de Staël, amie de Fontenelle et de Chauvignac, ayant consenti, par détresse, à accepter une place de femme de chambre chez Mme la duchesse du Maine, se vit aussitôt dédaignée, abandonnée de tous ceux qui avient jusqu'alors fêté son esprit et ses vers ; jamais elle ne put se faire absoudre de cette domesticité.

Il fallait donc inviter poliment ces écrivains, leur donner une place à table, souffrir qu'ils élevassent la voix plus haut même que les marquis, et surtout prendre garde de donner ombrage à leur très vive susceptibilité. Vous souvient-il d'une jolie comédie de Poissinet : *Le Cercle ou la Soirée à la mode* ? Damon, poète tragique, doit donner lecture d'une pièce qu'il vient de terminer.

LA MARQUISE : A vous, monsieur Damon.

ISMÈNE : Mais puisque Monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes ?... Lisette, allons vite une table ; nous ferons un tri pendant que monsieur Damon lira sa tragédie.

*Damon remet son cahier dans sa poche et sort.* (Scène 10e.)

Ainsi, laissons pour ce qu'ils valaient les Mécènes de la finance et ceux de la mode. C'est un peu plus haut, parmi ceux qui avaient le sentiment de la nationalité et qui prenaient part aux affaires de l'état, qu'il faut chercher les vrais amateurs, auxquels les lettres sont redevables. Ceux-là savaient aimer les écrivains et les honorer, garantir l'indépendance de la pensée contre les vexations de la police, sauvegarder les talents généreux de l'inquisition des prêtres. Rendons à chacun ce qui lui est dû, et nous ne serons pas en cela suspects de complaisance : Louis XIV fit jouer *Tartuffe* ; le prince de Conti fit prévenir à temps Jean-Jacques qu'on voulait l'arrêter, et plus tard il se déclara ouvertement pour Beaumarchais contre le parlement. Depuis Richelieu, le fondateur de l'Académie, jusqu'à Frédéric l'ami de Voltaire, que de libres vérités, que de pages éloquentes se sont ainsi fait jour au grand regret des obscurs et des inquisiteurs ! Et, pour abrégé la liste de nos exemples, quelles entremises, quelles sollicitations ne fallut-il pas mettre en avant, afin d'obtenir, d'arracher cette fameuse première représentation des *Noies de Figaro* !

Les temps sont bien changés, n'est-ce pas ? Nos dues et pairs se soucient médiocrement de voir leur nom inscrit au frontispice d'un beau livre, et préfèrent la gravité avec une bien meilleure chance d'immortalité sur les médailles qui se frappent à l'honneur des chemins de fer. Quand aux financiers... dieu soit loué, les muses ne leur doivent plus rien, et s'il y a dans les combles du château quelque rimeur royalement pensionné, la France, j'imagine, ne s'en aperçoit guère. — L'an dernier, un poète offrait son œuvre à un auguste personnage ; "Monsieur, lui fut-il répondu, je vous remercie, mais je vous avoue que *je ne lis jamais de vers*."

Que si la gratitude littéraire doit rendre hommage à la générosité de ceux qui portèrent le zèle des lettres jusqu'à compromettre pour elles leur crédit et leur influence, l'historien n'oubliera pas de leur joindre dans sa reconnaissance toutes ces sociétés de bel esprit, où durant deux siècles, les écrivains trouvèrent les plus chauds applaudissements et aussi les meilleures et les plus fines critiques.

L. P. Røederer, dans un excellent *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*, a esquissé l'histoire des premiers salons littéraires du 17e siècle, et s'est particulièrement appliqué à venger l'hôtel de Rambouillet de toutes les sottises qu'on avait débitées sur le compte de ses illustres habitués... Ces sociétés, dit-il justement, eurent leur côté estimable ; on n'a pas le droit de remarquer leurs écarts de goût sans remarquer aussi qu'elles étaient une école de bonnes mœurs dans un temps de dépravation invétérée. Que si elles avaient le tort de faire de l'amour un délire de l'imagination, elles eurent aussi le mérite d'élever les esprits et les âmes... Peut-on voir, d'ailleurs, un bureau de fade bel-esprit dans cette maison où le poète le plus mâle de notre littérature, où le grand Corneille lui-même allait chercher des conseils et des encouragements ?...

Il resterait donc un semblable mémoire à faire sur les salons du 18e siècle. L'histoire littéraire doit bien quelques-unes de ses pages à Mmes Geoffrin, du Deffant, Helvétius, etc.,

chez lesquelles l'esprit, le bon ton et le bon goût se montrèrent si long-temps assidus.

ALBERT AUDERT.

— *Le National.*

### Courrier de Paris.

Mai 1845.

— Des troubles ont éclaté vendredi de la semaine dernière à l'Ecole polytechnique. Si nous sommes bien informés, la démarche des élèves qui a provoqué les premières mesures de répression était loin d'être répréhensible ; l'intervention de l'autorité n'a été ni paternelle ni digne ; ceci soit dit sans entendre excuser les actes blâmables qu'une sévérité mal entendue a provoqués, mais qu'elle ne justifie pas. Voici les faits : — Un élève fort timide était devenu, pour quelques camarades de salle assez peu généreux, l'objet de plaisanteries acharnées qui dégénéraient en quelque sorte en persécutions de tous les instants. Les autres élèves dont cette conduite blessait les bons sentiments résolurent de faire revivre les coupables à plus de mesure, et décidèrent que, selon un usage excellent qui remonte aux premiers temps de l'école et qui n'a jamais été prescrit, il serait fait des représentations aux coupables en présence de toute l'école assemblée dans la cour. A la récréation de l'après-midi, le rond s'était formé et on appelait les réprimandés, lorsqu'un capitaine intervint pour ordonner au rassemblement de se dissiper. Les élèves firent quelques représentations pour expliquer que leur conduite était conforme aux traditions et n'avait rien de répréhensible. Mais le capitaine ne voulut rien entendre et désignant au hasard un élève placé près de lui, il lui ordonna de se rendre à la salle de police. Cet élève, trouvant la préférence injuste, refusa de marcher ; le capitaine alors le fit *empoigner* par les adjudants qui l'emmenèrent de force, malgré la résistance générale des élèves. Dès ce moment la confusion devint extrême : l'autorité des officiers fut méconnue ; les élèves brisèrent les quinquets, et s'emportèrent contre le général en paroles violentes. Samedi dernier 13 élèves furent envoyés à la prison militaire de l'Abbaye et 11 enfermés dans la prison intérieure. On nous a dit aussi que le conseil de discipline de l'école avait décidé l'exclusion de trois des élèves déclarés les plus coupables.

— Le ministère anglais continue à donner aux hommes du pouvoir de toutes les nations un noble et grand exemple. M. Peel, qui n'a pas craint, malgré les clameurs et la résistance ouverte des préjugés les plus anciens et les plus respectés, d'entrer dans une voie de progrès et d'union vraiment politique, M. Peel voit les rangs des opposants s'éclaircir, s'ouvrir devant lui, et il poursuit sa marche entraînant à sa suite les chefs de l'opposition elle-même. Un membre de cette partie de l'assemblée des communes, faisant allusion aux événements d'Amérique, avait exprimé la crainte que la guerre ne vint surprendre l'Angleterre au milieu de l'agitation qu'y font naître les réformes poursuivies par M. Peel ; celui-ci a répondu en ces termes au milieu des applaudissements de l'assemblée entière : " L'honorable membre a dit que dans le cas où il faudrait faire appel à toutes les forces de l'Angleterre pour défendre son honneur et ses intérêts, cette haute mission me serait confiée. Dieu nous préserve d'un aussi grand malheur que celui que l'honorable membre annonce dans ses prévisions ! Dieu veuille que cet état de paix générale ne soit pas troublé ! (Applaudissements.) S'il l'était, je ne sais, d'après ce qui se passe,

si le soin de défendre l'honneur et les intérêts de l'Angleterre ne serait pas commis à d'autres mains ; mais quels que soient les hommes d'Etat investis de cette mission, je me placerais à leur côté pour les encourager par tout l'appui que je pourrai leur donner dans une juste et honorable cause. (On applaudit.) Si cette calamité devait fondre sur nous, j'espère qu'elle trouvera le peuple anglais uni dans son dévouement au trône et bien déterminé à défendre les intérêts communs. (On applaudit.) Dieu veuille (c'est mon vœu le plus ardent) que chaque pouls de ce grand et puissant peuple batte de concert, que l'Irlande se tienne en ligne auprès de nous, et alors, plein de confiance dans une bonne cause, dans la valeur, la persévérance et le courage de toutes les parties de ce grand royaume, j'attendrai, parfaitement calme, l'issue de la lutte, assuré que les forces d'un peuple uni feront triompher la juste cause." (Bruit d'applaudissements.)

— Au départ des derniers bâtiments, le bill du congrès américain au sujet de l'annexion du Texas était déjà connu dans ce pays, et avait été accueilli avec assez peu de faveur. Un des articles du bill statue en effet qu'à aucune condition les dettes du Texas ne seront mises à la charge des Etats-Unis. Cette clause a refroidi singulièrement le zèle de tous ceux qui ne s'étaient faits les avocats de l'annexion que dans l'espoir de voir leurs créances remboursées par le gouvernement américain. Plusieurs journaux texiens déclarent déjà que l'annexion n'est pas acceptable à de pareilles conditions, et qu'il serait plus avantageux pour le Texas de demeurer indépendant, s'il pouvait obtenir des grandes puissances la garantie de cette indépendance, et de l'Angleterre un tarif favorable pour les cotons. Le journal du gouvernement s'est prononcé hautement dans ce sens et attaque avec une grande vivacité le bill américain, comme blessant pour l'honneur national à cause des réserves conditionnelles qu'il pose, et comme n'offrant aucun avantage en échange de sacrifices immédiats. Nous avons déjà dit que l'ancien président, M. Houston, le président actuel, M. Anson-Jones, et une partie des hommes influents du pays, sont opposés à l'annexion ; mais la majorité du peuple désire ardemment la mesure et la fera sans doute triompher. La conduite qu'adoptera l'Angleterre vis-à-vis du Texas, peut aussi exercer une grande influence sur la solution de la question. Les journaux des Etats-Unis commencent déjà à exprimer quelques doutes sur la réalisation prochaine de l'annexion.

— L'ancienne reine de Naples et d'Espagne, la veuve de Joseph Napoléon, est morte à Florence le 7 avril. La fortune l'avait trouvée sans orgueil, l'adversité la vit calme, résignée et toujours bienfaisante. — La mort semble aller plus vite dans ses radiations de pairs que le ministère dans ses promotions. Aujourd'hui encore nous avons à annoncer une double perte que vient de faire la chambre du Luxembourg en se voyant enlever M. le lieutenant général comte de Gazan et M. Aubert. — M. le comte de Latour-Maubourg, notre ambassadeur près le saint-siège, a succombé à une longue maladie. — M. Siraforello, ancien député de Marseille, est mort le jour où il entra dans sa quatre-vingt-deuxième année. — M. Théodore de Saussure, fils du célèbre naturaliste, et auteur lui-même de plusieurs ouvrages fort estimés sur la physique et la chimie, vient de terminer sa carrière à Genève à soixante-dix-huit ans.

La ville de Yarmouth est bâtie presque au confluent des deux rivières Yare et Bure qui, réunies, prennent, avant de se jeter dans la mer, le nom de Breydon Water. Un vieux pont tra-

versait la Yare. Un bac avait été établi sur la Bure. Il y a une vingtaine d'années, on résolut de remplacer ce bac par un pont suspendu.—Le 23 avril 1829, eut lieu l'inauguration de *Suspension-Bridge*, dont la chute vient de causer la mort d'environ 150 personnes. Le chemin de fer aboutissait à l'entrée de ce pont.

Le 1er mai, un clown, nommé Nelson, attaché au cirque de M. Cooke, qui donnait des représentations à Yarmouth, fit annoncer pour le lendemain un spectacle extraordinaire. Il devait s'embarquer au vieux pont de Yarmouth et descendre la Yare dans un petit baquet remorqué par quatre oies richement harnachées et caparponnées. A Yarmouth, comme partout cet absurde divertissement attira un grand nombre de curieux. Les femmes et les enfants surtout étaient accourus en foule. A l'heure fixée par les affiches, Nelson prit place dans cette barque d'une nouvelle espèce, et grâce à son talent d'équilibriste, il descendit la Yare sans accident. Le courant l'ayant emporté dans la *Breydon-Water*, il se fit remorquer jusqu'à l'embouchure de la Bure, qu'il devait remonter. Le pont suspendu était couvert de spectateurs impatients, qui s'entassaient tous du côté où ils avaient l'espérance d'apercevoir les premiers le clown et ses oies au détour de la rivière. Déjà des cris éloignés avaient annoncé son approche. Tout à coup un affreux craquement se fit entendre; les chaînes qui soutenaient le tablier du pont, du côté où se pressait la foule, se rompirent l'une après l'autre. "Le pont s'écroule," cria une voix. Il en était temps encore, toutes ces victimes qui allaient disparaître dans les eaux eussent échappé à la mort si elles se fussent sauvées en toute hâte. "Ne bougez pas; on veut nous prendre nos places," répondirent les spectateurs des premiers rangs. Au même moment, le tablier du pont s'ouvrit, pour ainsi dire, sous eux, et toutes les personnes qui se trouvaient alors sur le pont tombèrent au nombre de plus de 300 dans la Bure, à l'heure de la marée montante.

Ce fut un horrible spectacle. Il y eut d'abord peu de cris, car la rivière engloutit vite ses victimes. Mais tandis que de tous côtés des barques remplies d'hommes dévoués et courageux se dirigeaient sur le lieu du sinistre, des gemissements et des cris de désespoir retentirent sur les deux rives de la Bure. On n'entendait que ces mots: "Où est mon fils? Sauvez ma fille! mon père! ma mère! ma femme! mon mari!" Et chacun venait en tremblant reconnaître les corps que les barques déposaient à tour de rôle sur le rivage. Un petit nombre des personnes retirées de l'eau après la catastrophe a été sauvé. Le lendemain, on comptait déjà 113 cadavres. On craignait que ce chiffre ne s'élevât encore, car la marée avait dû emporter beaucoup de victimes, et on sentait avec les crocs des débris de corps humains éparpillés sous les débris du pont.

Parmi les tristes épisodes de cette épouvantable catastrophe, nous n'en citerons qu'un seul, tel qu'il a été raconté dans une lettre par un jeune homme des environs de Bure: "Les chaînes du côté de Yarmouth se rompirent, dit-il, et le tablier du pont tomba comme un côté d'une table qui se referme. Nous tombâmes tous dans l'eau. Il y eut un moment de confusion horrible. Je dus mon salut à ma présence d'esprit et à la vigueur de mon bras. Au moment même où je m'enfonçais dans l'eau, je sentis contre moi une barre de fer et je la saisis fortement. Ma bouche s'étant remplie d'eau salée, car la marée montait, je m'empressai de sortir ma tête hors de l'eau et je regardai tout autour de moi. A peine avais-je ouvert les yeux, qu'un homme me saisit par le cou. Je sentis que s'il ne me lâchait pas, il m'entraînerait avec lui au fond de l'eau. Je lui appliquai un coup de poing si violent dans la figure, que ma peau en fut enlevée. La douleur lui fit ouvrir les mains, et il disparut. Une femme s'attacha alors à moi, je fus obligé de m'en débarrasser de la même manière. Le sang qui jaillit de son nez me couvrit la figure et me rempli les yeux. En ce moment le pont, sur lequel j'étais resté, s'enfonça, et je plongeai. Etant revenu au-dessus de l'eau, je ne vis plus personne autour de moi; mais je sentis plusieurs mains qui me tiraient par les jambes. Ma position était désespérée. Une idée me traversa alors l'esprit. J'avais un couteau dans ma poche. Pourquoi ne l'ouvrirai-je pas pour couper ces

mains qui me serraient si fortement? Je parvins à ouvrir mon couteau et, le plongeant dans l'eau, je le baissai et je le relevai plusieurs fois tout le long de mes jambes. Quand je le retirai j'étais libre, mais j'avais les mains couvertes de sang. J'allai profiter de ma liberté de nager vers le bord, tout à coup une jeune fille,—je la connaissais, c'était la fille d'un marchand,—saisit mon gilet. J'hésitai à la frapper: l'épargner c'était me perdre avec elle; la nécessité l'emporta. Je lui coupai la main d'un coup de couteau; elle disparut aussitôt en me lançant un dernier regard que je n'oublierai jamais. Elle me reprochait de l'avoir assassinée. Quelques secondes après j'étais recueilli dans une barque où je perdais connaissance. Quand je revins à moi, ma figure et mes mains étaient encore couvertes de sang. A cette vue je frissonnai; je me rappelai la belle jeune fille qui m'avait reproché sa mort. Je bus un verre d'eau-de-vie pour me remettre, et j'allai me coucher; mais il me fut impossible de dormir..."

Une sorte de fatalité semble poursuivre M. Cooke. Il y a quelques années, aux Etats-Unis, un incendie détruisit tout ce qu'il possédait. L'année dernière il a essuyé une perte considérable en Irlande. Au commencement de cette année son cirque a été emporté à Hackney par un coup de vent qui coûta la vie à MM. Ibsister et à son neveu. Enfin la chute du pont suspendu vient de le forcer de quitter Yarmouth, où il espérait rétablir une partie de sa fortune.

Le lendemain, une grande réunion devait avoir lieu à Yarmouth pour déterminer l'emploi des fonds destinés au soulagement des familles des marins qui ont péri dans la tempête du mois de janvier dernier.

—Rien de plus bizarre que les titres que prennent les journaux et les revues d'Allemagne. *La Gazette de Francfort* du 16 avril en fait l'énumération suivante:

Il se publie actuellement en Allemagne un *Prophète*, un *Chrétien*, un *Enfant Prodigue* et trois *Philanthropes*.

Dans la seconde série on trouve: un *Observateur*, un *Franco-Parleur*, un *Moissonneur* et deux *Glaiveurs*.

Viennent ensuite deux *Pélerins*, un *Promeneur*, un *Flâneur*, deux *Courriers* (y compris le *Courrier des Modes*), et deux *Hérauts*.

La quatrième série compte: Un *Humoriste*, un *Parleur*, un *Bavard*, un *Jaseur* et deux *Conteurs*.

Les dieux de l'antiquité ne sont pas aussi nombreux dans les titres de journaux que les déesses. Ainsi nous n'avons qu'un *Jupiter*, et un *Janus*; tandis qu'on trouve deux *Minerves*, une *Isis*, une *Flore*, une *Hygie*, une *Uranie* et trois *Thémis*.

Le titre le plus en faveur est sans contredit celui de *Messenger*; il y a un *Messenger* de la Prusse, de la Hesse, du Christianisme, du Paganisme, des *Messagers* de la Ville et de la Campagne et un nombre infini de *Messagers* de la Paix.

Les Amis ne manquent pas non plus en Allemagne. Elle a un *Ami* de la Tempérance, deux *Amis* de la Patrie, sept *Amis* de la Famille et un seul *Ami* de la Vérité.

Le règne animal a également beaucoup de représentants en Allemagne: les insectes surtout y jouissent d'une grande faveur, aussi nous avons des *Gueupes*, des *Fourmis*, des *Abeilles*, etc.

Enfin, parmi les astres, il n'y a qu'un *Soleil* qui rayonne en Allemagne.

Une belle américaine, ayant du sang canadien dans les veines, Mlle Louisa Bingham, fille aînée de M. W. Bingham de Philadelphie, nièce de lady Ashburton, et petite-fille de feu l'honorable Alain Chartier de Lotbinière, vient d'épouser à Paris un descendant du fameux templier de l'Yvanhoé de Scott, M. le comte Olivier de Bois-Guilbert.

La comtesse de Surveilliers, veuve de Joseph Bonaparte, ex-reine de Naples et d'Espagne, est morte à Florence le 7 avril.

Le comte de Latour-Maubourg, ambassadeur de France près le saint-siège, a succombé à une longue maladie.

M. Théodore de Saussure, fils du célèbre naturaliste et auteur lui-même de plusieurs ouvrages fort estimés sur la physique et la chimie, vient de terminer sa carrière à Genève à 78 ans.

M. Morissette, un des prisonniers faits à l'affaire de Prescott, et déporté en Australie avec les pri-

sonniers américains, est arrivé à Québec il y a deux ou trois jours. Il est venu aux Etats-Unis comme matelot à bord d'un navire américain.

Nous avons eu ces jours-ci de nombreux arrivages d'outre-mer. Samedi dernier, le nombre d'arrivages depuis l'ouverture de la navigation, était de 265; l'année dernière, à la même date, il était de 38 seulement; différence en plus cette année 227.—*Le Canadien*.

—Thomas-Henri Hocker, condamné à mort comme assassin de Delarue, a été exécuté à Londres lundi à huit heures du matin. L'empressement de la foule pour assister à l'horrible spectacle était tel, que, dès minuit, tout l'espace découvert en face de Newgate était encombré de monde. La fermeté dont le condamné avait constamment fait preuve depuis son arrestation s'est un peu démentie pendant les apprêts du supplice; il s'est trouvé mal au contact de la corde destinée à lui lier les mains, et l'on a cru un instant qu'il faudrait le porter jusqu'à la fatale plate-forme.

Il a cependant repris un peu de courage en attendant sonner huit heures; et, se levant comme par un effort désespéré, il a suivi le lugubre cortège avec l'aide de deux officiers de police qui le soutenaient sous chaque bras. Hocker était âgé de vingt deux ans, et a laissé une déclaration dans laquelle il avoue être complice du meurtre de Delarue, mais persiste à soutenir que ce n'est pas lui qui a frappé la victime. Il refuse d'ailleurs de nommer l'assassin, qu'il abandonne, dit-il aux remords de son double crime.

Cette déclaration est adressée au chapelain de la prison, et le condamné y prend Dieu à témoin de sa sincérité. Les shérifs lui avait proposé de faire surseoir à l'exécution, dans le cas où il aurait eu quelque chose à révéler à la justice; mais il s'y est refusé, en disant qu'il était décidé à ne plus ouvrir la bouche au sujet du crime. A huit heures et quelque minutes, Hocker était, selon l'expression anglaise, lancé dans l'éternité.

—Différens vols d'argenterie, commis dans des circonstances à peu près identiques, ont été signalés depuis quelques jours, et tout porte à croire qu'un seul et même individu s'est rendu coupable de toutes ces audacieuses et adroites soustractions.

C'est ainsi que, chez un avocat, chez un des secrétaires de la Chambre des Députés, chez un pair de France dont l'hôtel est situé quai Malaquais, un nombre considérable de pièces d'argenterie a été enlevé, soit sur la table, soit dans le tiroir d'un buffet de salle à manger, au moment où une servante ou bien un domestique négligent avait laissé quelques minutes seulement la porte entrouverte pour répondre à l'appel impatient d'une sonnette, ou pour échanger quelques paroles avec des serviteurs du voisinage ou de l'étage supérieur.

Avant-hier encore un semblable vol s'est renouvelé au préjudice de M. Crosnier, le directeur de l'Opera-Comique, qui vient de résigner ses fonctions entre les mains de M. Basset. Quatorze objets en été enlevés sans que personne eût vu pénétrer d'étranger dans l'appartement. Toutefois, déclaration du vol ayant été faite par-devant le commissaire de police, et ce magistrat ayant interrogé la domesticité, il a été établi que la salle à manger où cette partie d'argenterie se trouvait momentanément placée sur un meuble, était restée ouverte pendant cinq minutes, sans que personne fût à portée d'apercevoir si l'on y entra.

Ce fait fera sentir aux citoyens la nécessité d'une surveillance personnelle qui peut seule les protéger. Depuis les récentes arrestations que nous avons signalées, ces vols avec extraction et fausses clefs sont devenus plus rares; mais les vols dits *au bon jour*, ceux qui commettent à l'aventure des individus qui pénétrant dans les maisons, sous prétexte de demander un nom, une adresse, mais en réalité pour profiter de toute occasion offerte par la négligence, ces vols si fréquents ne peuvent être évités que par la volonté et la vigilance des habitants eux-mêmes et de leurs serviteurs.

Aujourd'hui ont commencé, au Champ-de-Mars, les courses instituées par la Société d'Encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France. Dix-huit prix seront disputés pendant la réunion du printemps de 1845, qui sera divisée en quatre journées.

Voici le résultat des courses de la première

journée, qui ont eu lieu en présence d'une foule considérable.

**PRIX DE 1,000** pour chevaux entiers et jumens de trois ans et au-dessus. Distance: un tour et une distance. Sept chevaux étaient engagés, quatre ont couru: *Logomachie*, à M. le comte de Cambis; *Oremus*, à M. A. Lupin; *Perspicax*, à M. le prince de Beauvau, et *Baroque*, à M. de Pontalba.—*Logomachie* est arrivée première, *Oremus* deuxième. Les autres non placés.

**PRIX DU CADRAN**, 3,000 francs, pour poulains et pouliches de quatre ans. Distance, deux tours. Cinq chevaux étaient engagés, deux ont couru: *Edwin*, à M. de Rothschild, et *Lanterne*, à M. le prince de Beauvau. *Edwin* est arrivée première; *Lanterne* a été distancée.

**PRIX DE L'ADMINISTRATION DES HARAS**, 2,000 fr. pour poulains et pouliches nés et élevés en France. Distance deux kilomètres en une seule épreuve. Huit chevaux étaient engagés; sept ont couru et sont arrivés dans l'ordre suivant: *Marina*, au comte de Morny, première; *Saphir*, au comte d'Hédouville, deuxième; *X*, à M. de Rothschild, troisième; *Medway*, à M. de Pontalba; *Giboulée*, au comte de Cambis; *Scamper*, à M. le prince de Beauvau; *Myska*, à M. Auguste Lupin, non placé.

**BOURSE DE 1,000** fr. pour chevaux entiers et jumens de trois ans et au-dessus. Distance, un tour. Dix chevaux engagés; sept ont couru et sont arrivés dans l'ordre suivant: *M. d'Ecoville*, à M. de Calenge, premier; *W*, à M. le comte de Blangy, deuxième. *Impasse*, à M. de Pontalba; *Rosus*, à M. Buisson; *X*, à M. de Rothschild; *Error*, à M. le prince de Beauvau; *Décameron*, à M. Auguste Lupin, non placés.

**COURSE DE HAIES**, 1,500 fr. ajoutés à 100 fr. d'entrée. Distance, un tour et une distance; six haies à sauter. Sept chevaux engagés; sept ont couru et sont arrivés dans l'ordre suivant: *Nylghau*, à M. A. Carter, premier; *Tiger*, à M. de Rothschild; *Pledge*, à M. Delamotte; *Clereland*, à M. le comte Bertrand; *Diamond*, à M. Duboulay; *Turban*, à M. Mathéus; *Absalon*, à M. de Pontalba, non placés.

Ces courses, qui ont eu lieu par un temps favorable, ont été honorées de la présence de LL. AA. RR. M. le duc de Nemours et M. le duc d'Aumale.

L'église de Batignolles n'avait jamais vu pareille fête; des équipages armoriés stationnaient aux portes; des valets en livrée allaient et venaient sur le perron; qu'y avait-il donc? On célébrait un mariage dans cette église peu habituée à un pareil éclat. Sans doute quelque mariage de prince ou de duchesse?—Vous vous trompez; il s'agissait d'une danseuse, de mademoiselle Cérito qui venait, comme dit la tragédie classique de l'hymen allumer le flambeau; l'heureux époux est M. Saint-Léon, musicien et danseur tout à la fois; on dit que mademoiselle Cérito, trait rare parmi les danseuses, avait refusé d'épouser un pair d'Angleterre, pour s'unir (expression d'Opéra-Comique) à M. Saint-Léon. Nous ne savons pas si le pair breton est un charmant lord, mais à coup sûr M. Saint-Léon est un très-beau garçon, sans compter qu'il est un illustre danseur. Sur ce dernier point, il y a des pairs, et même en France, qui peuvent lui disputer le prix. Quant aux équipages armoriés, ils représentaient les nobles patronnes russes, italiennes, allemandes et anglaises, depuis la princesse jusqu'à la baronne, que le talent de mademoiselle Cérito a conquises dans ses courses chorégraphiques à travers l'Europe, et qui, se trouvant à Paris, ont tenu à lui donner cette marque de haute sympathie; l'art aujourd'hui et le talent fraternisent avec la noblesse, et sont bien près de se marier.

Nous espérons cependant voir enfin à l'Opéra cette Cérito charmante et tant désirée; un moment le pacte a été près de se conclure; mais le lendemain, il était déjà rompu, et l'époux emportait par delà les monts l'épouse rapide pour la rendre à l'Italie qui s'inquiétait déjà et s'attristait de ne plus la voir pirouetter et bondir. Cependant, le bruit s'est répandu lundi soir,

à l'Opéra, que Mario venait d'être tué en duel à Londres. On racontait des anecdotes vraisemblables pour expliquer la cause de cette mort tragique. L'événement était à la date du 19, mais le 21 Mario jouait le rôle d'*Almaviva* dans *il Barbiere*.

Les beaux jours sont revenus, et le Diorama en profite; la foule va contempler avec empressement, avec admiration, les trois magnifiques scènes du *Déluge*, chef-d'œuvre de M. Bouton; un tableau d'un autre caractère, mais non moins curieux et non moins habile, la vue de la *Basilique de Saint-Paul*, attire aussi d'autant plus l'attention, que cette belle composition doit être prochainement retirée; hâtez-vous donc!

## Le revenu public.

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

Le revenu public peut être considéré sous son rapport historique, dans ses éléments primitifs et dans les conséquences qui en dérivent. L'histoire du revenu public se rattache aux récits des événements qui se sont succédés depuis la formation des sociétés et a été suivi par différents peuples d'après divers systèmes. Celui des anciens, des sociétés au moyen âge et le système maintenant suivi de nos jours ne peuvent manquer de nous intéresser et de nous instruire. La modification des points élémentaires et en quelque sorte constitutifs de cette science est en grande partie ce qui distingue le principe plus ou moins heureux que les peuples ont reconnu dans l'administration de leurs affaires.

Si l'on feuillette les annales du genre humain vivant en sociétés éparses et peu soucieuses l'une de l'autre, dans les temps de l'antiquité, la science du revenu public ne saurait se retrouver nulle part et c'est à peine si l'on peut observer un système de ressources suffisantes aux besoins de l'état. L'esclavage de la partie la plus nombreuse de l'espèce humaine, la dépendance tellement absolue des fils de famille que l'acquisition d'un pécule autre que celui que donnait la guerre leur était défendue, la confusion des fonctions civiles et militaires sont loin de nous donner un aperçu favorable des progrès et de l'avancement de ces peuples dans les sciences politiques et économiques. L'on peut même se convaincre que la science du revenu public leur était totalement inconnue et que pas un de leurs auteurs nient jamais traité de cette science et de ses effets sur le corps politique en général, si ce n'est Xénophon et Cicéron qui ne l'ont jamais traité spécialement. Les documents émanés par l'autorité publique de ces temps nous font voir que leur revenu n'était que précaire, ne dépendait que des événements et se trouvait subordonné à l'exigence des besoins impérieux de la nation. La nécessité de pourvoir aux charges ordinaires de l'état les portait à s'approprier les dépouilles du peuple vaincu et à s'en servir pour cet objet. Du reste, nulle inquiétude de reconnaître et d'encourager les sources d'où il provenait et son abondance ne servait qu'à satisfaire davantage les passions et les caprices du tyran. Ainsi les peuples anciens ne jouissaient pour tout revenu que des dépouilles des peuples vaincus, de la rançon des prisonniers et des tributs des peuples subjugués. Sur une base aussi chancelante, il était impossible de pouvoir affermir et consolider un empire. Il est vrai que dans la ville d'Athènes, le revenu public se composait de l'impôt territorial, des salines, de la taxe sur les courtisanes et les

étrangers, et du produit du domaine public qui consistait dans les oliviers consacrés à Minerve. Mais ce tribut ne provenait que des peuples subjugués, avait été imposé par la force et n'était que la conséquence alors nécessaire de la victoire et de la conquête. La disposition des fruits de la victoire chez les Romains se faisait en trois lots dont le premier servait à indemniser les frais de guerre, le second distribué aux habitants et le troisième était donné par forme d'inféodation pour augmenter le revenu. La capitation qui avait été payée depuis la fondation de Rome jusqu'à Servius Tullius fut abolie par lui et plus tard rétablie par Tarquin-le-superbe. Les veuves et les orphelins, chez les Romains, étaient exempts de tributs et cette maxime fut proclamée en faveur des pauvres: "que les pauvres payaient assez de tributs en élevant des enfants pour la patrie."

Dans les premiers temps de la république, les consuls imposèrent aux vaincus des redevances en blés, en vaisseaux et d'autres tributs en nature. Mais depuis le consulat de Marius, ils détournèrent à leur profit la plus grande partie des dépouilles pour s'en servir à leur élévation politique. Sous les empereurs romains le revenu prit une marche plus régulière et plus permanente, mais qui, dans la réalité ne fut jamais bien stable par le désordre que créa les prodigalités et les dilapidations des empereurs. Un trait historique suffirait pour faire voir l'état peu favorable où se trouvait la science du revenu public. Caracalla prodigua aux soldats les trésors amassés par Sévère et après avoir pillé son empire pendant six ans, il finit par faire de la fausse monnaie.

L'invasion du midi de l'Europe par les nombreuses peuplades de la Scandinavie produisit un nouvel état de choses et n'offrit après leur établissement en Europe jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle sous le rapport du revenu public qu'un système non moins défavorable et non moins oppressif pour les peuples.

Dans les temps du moyen-âge, le service militaire n'était point soldé, l'autorité civile peu dispendieuse, car la plupart des délits étaient particuliers et la vengeance en était exclusivement réservée à l'offensé et à sa famille. Les besoins publics ne donnaient lieu qu'au service personnel et gratuit des hommes libres et ce fut ce qui devint le fonds du revenu destiné à subvenir à tous les besoins sociaux. Ce service personnel et gratuit n'était pas cependant volontaire et ne consistait pas dans des prestations régulières et permanentes.

Dans un pareil système où tout n'était que gratuit et ne se tirait que par le devoir d'un vassal à son seigneur, la force devint le seul mobile de l'obéissance et la crainte le seul lien capable d'unir et de conserver les membres épars du corps social.

Plusieurs vassaux se poussaient autour d'un homme libre et se soumettaient tellement à lui que sa personne, ses facultés et ses biens ne pouvaient être aliénés contre le gré de son seigneur. Ce mélange de réalité et de personnalité dans le combat de cette protection privée constituait la féodalité. La société formait une hiérarchie qui partait du suzerain universel et se subdivisait suivant l'influence et la puissance des seigneurs.

Dans ce concours de lutte et de résistance la dignité de l'homme fut dégradée; toutes les traces de la civilisation s'effacèrent. Ce fut vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle que les enlarmés du système féodal parvenues à leur comble ne pouvaient que décroître. Les principales villes de l'Italie secouèrent le joug

féodal et établirent le régime municipal et bientôt plusieurs villes du nord de l'Europe s'empressèrent de les imiter. Cette heureuse révolution dans l'ordre social fut provoquée par l'introduction du système de revenu public actuellement suivi par les nations civilisées. Elle s'opéra par la création d'une force publique, d'une puissance tutélaire de la propriété que l'on salaria et par des tributs imposés aux individus pour acquitter ce salaire. Dans ce nouveau plan d'ordre public inconnu jusqu'alors, la force publique reposa sur la force individuelle et le revenu général ne se composa que du revenu particulier de chaque membre de la nation. Mais cette innovation dans l'administration de la chose publique entraîna à sa suite une nouvelle concession en faveur des contribuables, de ceux qui soutenaient les charges de l'état. Il fut trouvé juste que ceux qui salariaient la force publique eussent le droit d'intervenir dans la distribution de ce revenu.

Les villes et les bourgs en Angleterre ne consentirent à être taxés que par leurs représentants en parlement, qui surent conserver précieusement ce principe si puissant aux mains de la nation.

Ce fut vers le XVI<sup>e</sup> siècle, ce siècle qui produisit tant de changements qui tous n'étaient que des pensées dans le sentier de la civilisation, ce siècle qui mérita le nom du "siècle de la Rénovation" que le revenu public des peuples fut assis sur les facultés individuelles et la conversion des devoirs féodaux en prestations pécuniaires suivant la richesse particulière de chaque individu.

L'institution d'une force permanente et soldée dispensa les peuples du service militaire et permit aux particuliers de s'occuper plus librement du commerce, de l'agriculture et des arts. Ainsi le revenu des peuples modernes étant une portion des fortunes particulières ne peut s'épuiser que par la ruine entière de l'état, ce qui devient difficile pour un peuple qui possède une grande étendue de territoire et des richesses relatives à sa population.

La dissemblance que l'on peut faire ressortir entre les systèmes du revenu public tel que suivi et pratiqué par les anciens et les modernes, est bien grande, bien prononcée. La dissipation du revenu public des anciens ne soulevait pas ces cris d'indignation que l'on entend de nos jours et le prince pouvait en abuser sans risque, par la raison qu'il avait été perçu hors de l'état ; mais celui des nations modernes étant pris sur la fortune particulière des individus est dangereux aux gouvernements qui en abusent, car son effet serait d'attaquer les propriétés, l'aisance et bien souvent les besoins du peuple.

Cette diversité d'influence du revenu ancien et moderne sur la décadence des empires, précise bien la nature, le caractère et les propriétés de l'un et de l'autre.

En imposant sur les individus le paiement des dépenses publiques, les gouvernements ont senti qu'il était de leur intérêt de les protéger. Cette protection intéressée que leur doit le gouvernement est la sauvegarde normale de la sûreté individuelle et c'est de cette alliance de la garantie des droits de l'individu avec l'intérêt du gouvernement que sont résultés tous les avantages politiques et sociaux, tous les devoirs que se doivent réciproquement la société et l'individu l'un envers l'autre. Cette réciprocité de droits et de devoirs entre la puissance tutélaire et conservatrice des propriétés et les peuples forme peut-être le nœud le plus fort et le plus solide de leur dépendance mutuelle. Non

seulement les gouvernements sont naturellement portés à protéger l'individu dans sa personne, mais encore son industrie et les fruits de son travail qui facilitent l'augmentation du revenu public. De là naquit la maxime, que chaque individu se trouve le meilleur juge de son propre intérêt et qu'il peut faire librement ses affaires et ne doit jamais être détourné de son objet unique, de son intérêt particulier. C'est l'excédant disponible formé par le concours universel des travaux humains qui constitue l'autorité en puissance.

Tant que l'état sera salarié et que l'excédant des fortunes particulières pourvoira au paiement de ce salaire suivant les facultés respectives de chacun, la liberté régnera au sein de la nation, et ses droits ne sauraient être méconnus. Il est une chose bien remarquable qui se rattache à la science du revenu public. Elle consiste en ce que la liberté est à la nation comme le revenu est au gouvernement, ce qui veut dire que l'autorité tutélaire de la loi ne peut devenir oppressive lorsque la force repose totalement sur les facultés de tous les membres de la nation.

Si l'on parcourt par la pensée les différentes nations du globe, l'on s'apercevra que plus une nation possède la disponibilité de son revenu et suit avec sagesse l'affectation des diverses branches de ce revenu, plus les citoyens jouiront d'une plus grande somme de liberté et d'aisance, et qu'en sens contraire, moins une nation a de revenu, moins elle possède de liberté.

La science du revenu public se divise en quatre parties principales qui sont la législation et l'administration, les dépenses publiques, les contributions et la comptabilité que je me réserve de traiter plus tard.

P. L.

## La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 14 JUIN, 1845.

C'est avec un vif plaisir que nous nous rendons aux désirs de la Société des Amis, exprimés dans une séance régulière, de mentionner que notre premier article sur la Société Canadienne a été lu devant cette Société et fut partie de ses archives. Nous dirons aussi à MM. les membres de la Société des Amis que nos deux articles ont été écrits pour la société et que si le premier ne leur a pas été soumis avant la publication, c'est dû à des raisons de journalisme. Nous voudrions que tout ce qui paraît dans nos colonnes fut publié sous les auspices de nos Amis, ça donnerait à notre avis, à la REVUE CANADIENNE, le double de la valeur qu'elle peut avoir.

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

### La société canadienne.

DEUXIÈME ARTICLE.

Nous sommes loin d'être les apologistes de ce système de gouvernement colonial, qui voudrait établir sur ces rivages du Nouveau-Monde, une aristocratie à l'instar de celle du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne, mais nous aimons tout ce qui a pu donner du relief à notre société, tout ce qui pouvait donner de l'importance à notre nationalité. Or le corps de la noblesse que nous avions à la cession du pays était bien propre à remplir ce double but. La Grande-Bretagne et les hom-

mes si distingués qui étaient alors au timon des affaires ont si bien compris cela qu'un de leurs premiers actes d'administration coloniale fut d'enlever aux anciens seigneurs leurs privilèges et leurs titres de noblesse. Si l'Angleterre, en faisant cela, eût été un pays démocratique, on eût pu croire qu'elle voulait transporter sur les bords du St. Laurent et ses institutions et son esprit de liberté ; mais alors, comme aujourd'hui, le système féodal, avec ses vieilles coutumes, et son esprit de privilèges et de préférences régnait dans le Royaume-Uni, et le système colonial qu'on voulait nous donner et qu'on nous donna en effet quelques années plus tard fut calqué sur celui de la Grande-Bretagne ; or, il se composait du pouvoir souverain, d'une classe supérieure représentée par le Conseil Législatif, et du peuple ou des Communes. Entre le premier pouvoir et le peuple on reconnusait donc le besoin d'une classe intermédiaire, et puisque l'organisation de la société Canadienne avait cette classe, pourquoi la désorganiser ? Est-ce que le peuple se montrait mécontent de cet ordre de choses ? Et encore pourquoi ne pas abolir les droits féodaux et surtout les droits honorifiques ? Ne voit-on pas là une arrière-pensée qui préparait à l'avance la chute, la défaite des seigneurs français ? On la retrouve encore active dans la législation, quelques années plus tard, dans la loi des Testaments, par exemple, qui porta un grand coup à nos anciennes familles, en divisant en fractions les biens patrimoniaux, les fiefs et les seigneuries.

Cependant on voulait isoler la population de cette colonie des populations voisines qui déjà commençaient le mouvement qui ne s'arrêta qu'à l'indépendance des Etats-Unis. Alors, laisser à la société Canadienne son esprit français, lui laisser ses lois et ses institutions, n'était-ce pas la placer dans un état complet d'isolement ? Quoiqu'on ait bien tout cela, car, comme nous le disions, les hommes d'alors voyaient loin dans l'avenir, on ne voulut pas reconnaître la noblesse comme corps séparé dans l'état. On sacrifia des considérations aussi importantes, des intérêts aussi précieux à cet esprit qui domine les peuples comme les individus ; esprit de rivalité et de combat, d'envahissement et d'usurpation, de domination et de destruction de tout ce qui n'est pas soi, son organisation propre, ses lois et ses institutions, et surtout sa langue et sa nationalité ; esprit toujours actif, qui fait sa tâche sourdement, mais sûrement ; qui a déjà fait une immense brèche à notre édifice social et qui ne s'est pas arrêté devant ce qui, pour nous, est plus cher que les lois, que les mœurs, que tout, le redet de la pensée et l'expression du cœur, ce symbole de notre originalité nationale, la langue de nos pères et de nos enfants ! Il ne respecte rien, il a tout attaqué, tout envahi. C'est lui encore aujourd'hui, qui, quoiqu'il ait besoin d'isoler les populations françaises du Canada, des populations démocratiques des Etats-Unis, cherche cependant à nous ravir notre caractère propre et tout ce qui nous distingue.

C'était donc dans la politique de l'Angleterre dans cette tendance de tout pouvoir d'envahir et de détruire tout ce qui n'est pas sien, d'empêcher que les seigneurs ne prisent trop d'importance ; et les destins de la providence ont voulu que cette race d'hommes distingués sous tant de rapports, l'honneur de la nation et la gloire de notre histoire, se perdit si tôt et si vite qu'aujourd'hui il n'en reste plus.

Arrêtons-nous un instant pour réfléchir à

res faits ; jetons un coup-d'œil sur cette partie du Canada concédée sous l'ancien régime féodal, et représentons-nous par la pensée les enfants de nos anciens seigneurs, dignes de leurs noms et représentant la gloire de leurs familles, propriétaires en possession de tous ces beaux domaines autour des villes principales et au cœur du pays. Ces hommes ne formeraient-ils pas un corps, un noyau de force et de puissance qui pourrait, dans des temps difficiles comme les nôtres, rallier autour d'eux la nationalité Canadienne-française et la faire respecter ? Quel est notre plus grand besoin aujourd'hui ? N'est-ce pas un point de ralliement ? Il faut le dire, nous manquons de chefs, depuis quelques années, non pas de chefs de partis politiques, qu'on nous comprenne bien ; car les partis trouvent toujours à personnifier leur cause, selon leurs intérêts, quelquefois selon les éventualités, et parfois même dans la personne d'hommes qui ne les dominent pas par leurs talents, leur éloquence, leurs vertus ou leur importance : mais notre pensée est qu'aujourd'hui, il n'y a pas d'hommes qui commandent une grande et universelle influence sur notre société ; qu'une grande partie de nos compatriotes éminents par leurs talents, leurs noms ou leur fortune sont en dehors de la vie publique. Il semble que, depuis quelques années, on ne veuille plus prendre la responsabilité des événements, que l'on recule devant ce premier devoir du citoyen, celui de ne pas hésiter quand il s'agit de tout ce qui tient à l'existence du peuple et à ses droits les plus précieux et les plus chers. Voulez-vous des preuves de ce que nous avançons ? Jetez les yeux sur notre scène politique ; n'est-ce pas qu'il y manque un grand nombre de nos premiers citoyens ? Où sont la plupart des hommes qui, il y a quelques années, étaient fiers de représenter la nationalité Canadienne et d'en être les champions ? Pourquoi se retirer au moment du danger et quand les temps sont mauvais ? C'est donc vrai qu'à l'heure qu'il est, il y a un grand nombre de nos compatriotes importants qui ne veulent pas se mêler d'affaires publiques, qui craignent de compromettre leur équivoque patriotisme et qui attendent dans une douce et apathique sécurité, que les nuages qui couvrent notre horizon politique se soient dissipés ? Ils ont un grand compte à donner au pays, ces hommes qui ont permis que, sous leurs yeux, on porta de si furieux coups à notre existence sociale, sans tirer leur épée de combat pour nous porter secours, sans élever la voix pour revendiquer les droits sacrés qu'on nous enlève. Nous le disons franchement, car nous le croyons, nos anciens seigneurs nous manquent aujourd'hui, ou quelques hommes pour les remplacer et pour rallier tous les membres d'une même famille, qui semblent ne plus s'entendre et ne plus travailler en commun. Nous occupons une fausse position politique ; nous n'en pourrions jamais sortir que lorsque tout le pays marchera uni, que lorsque surtout tous ceux qui ont le plus d'importance et d'intérêts au pays, se mettront à la tête du mouvement et y resteront jusqu'à la fin.

Quant à notre position sociale et domestique, comme nous le disions, elle est restée la même dans nos campagnes. Les mœurs primitives de la colonie n'ont pas subi d'autre changement que ceux qu'un peu plus de bien-être amène naturellement à sa suite. Ils n'ont senti encore aucune influence étrangère. L'émigration ne demeure pas dans les paroisses des seigneuries. Elle se dirige vers les townships de l'est, vers l'ouest du Canada et surtout sur les États-Unis. Le village français

est resté le même avec son apparence calme, paisible et stagnante. Il y a tels d'entre eux qui depuis vingt-cinq ans n'ont rien changé, n'ont rien ajouté, rien amélioré, rien défait, dans leur forme et leur apparence extérieure. Pas une bâtisse ne s'est élevée ; on s'est contenté, par ci par là, de couper les vieux arbres qui bordaient la grande route, qui ombrageaient le fronton des vieilles églises ou qui entouraient les cimetières, et d'en laisser les tronçons pour rappeler sans doute le bon vieux temps et la folie, le vandalisme de ceux qui ont coupé les vieux arbres. Enfin, ce ne sont pas les transformations successives et continues du progrès et de la civilisation, mais en revanche c'est une tranquillité si douce, si heureuse, qu'on est tenté de renoncer à la civilisation, à la bruyante activité, à son impatience et insatiable avidité d'améliorations, pour se retirer dans un de ces jolis villages sur les bords du St. Laurent et partout dans nos campagnes, pour y goûter cette paix, ce calme pur qu'on ne trouve nulle part aussi parfait qu'au milieu de notre population polie, morale, franche et hospitalière.

Il n'en est pas ainsi de nos villes.

Québec et Montréal n'ont plus leur physionomie d'autrefois. Elles ont plutôt une apparence étrangère. Le commerce qui d'abord était relégué dans un coin ou une seule partie de ces villes, s'est avancé dans tous les quartiers ; il s'est étendu des centres aux extrémités. Dans ses exigences de plus en plus pressantes, il s'est trouvé à l'étroit dans les basses-villes de Québec et de Montréal. Il s'est avancé chaque jour dans les rues occupées par la bourgeoisie Canadienne-française qui, à Montréal surtout, s'est vu forcée de reculer devant le flot envahissant des boutiques. Les anciennes demeures, à la forme antique et passée de mode, aux perrons avancés et empiétant sur les rues à vous faire casser le cou dans une nuit noire, aux rues étroites, boueuses, mal pavées, sombres et tristes, ont fait place à des constructions modernes et splendides, à des rues larges, pavées en bois, de la plus exquise propreté, et éclairées, la nuit, par la brillante, éblouissante clarté du gaz.

Dans ces transformations de la ville vieille à la ville moderne, qu'est devenue la société d'autrefois, son allure, sa tenue, ses mœurs et son esprit ? D'abord propriétaire en possession du sol, composé de familles bourgeoises qui déjà, sous le gouvernement français, avaient pris de l'accroissement, elle regardait dédaigneusement comme audessous d'elle, ces trafiquants que l'émigration jetait au milieu de ses villes et qui commençaient le commerce d'importation. Alors il n'y avait pas de rivalité possible entre ces deux races d'hommes dont l'une était forte, opulente et nombreuse, et l'autre faible, pauvre, et sans importance. Aussi la société Canadienne régnaît souverainement et faisait prévaloir son esprit et ses manières. On admettait sans doute par ci par là quelques négociants anglais dans nos cercles ; mais il leur fallait de bonnes recommandations, et pour eux ils étaient fiers de se mêler à cette société qui avait si bien conservé dans ses mœurs tous les charmes et les belles manières de la France.

Mais bientôt l'émigration devint plus forte, surtout de la Grande-Bretagne ; le commerce devint florissant alors que le Canada pouvait être considéré comme le grenier de l'Amérique du Nord. La société anglaise et écossaise se recruta de jour en jour ; elle avait entre ses mains tout le commerce ; elle était favorisée de toutes manières par le gouvernement qui, en mainte occasion, oublia et

ce qu'il devait à notre nationalité, et ce qu'il pouvait encore en attendre, et qui suivait ce sentiment, qui anime les gouvernements comme les hommes, qu'il faut favoriser les siens, souvent grandissant à l'ombre du monopole, prenait chaque jour de l'accroissement, accumulant des capitaux si bien qu'elle trancha bientôt l'uniformité de nos villes par des cercles à part et des mœurs différentes des nôtres. De sorte qu'aujourd'hui Montréal et Québec ont toute l'apparence de villes commerciales anglaises. Le commerce et l'industrie, voilà quels sont les éléments de progrès de ces deux villes. Ce sont eux qui démolissent nos édifices et nos mœurs ; ils accaparent tout sans jamais s'arrêter, et jusqu'à ces dernières années, ils étaient entre les mains de nos compatriotes d'origine anglaise et autres presque exclusivement. Voyez ce qu'il y a de pénible dans notre position ; nous sommes presque obligés de regarder avec regret les progrès de la civilisation dans notre pays, parce que dans les grands centres, dans les villes, ils nous enlèvent tout ce qui nous distingue comme un peuple et une nation à part. Et comment résister à ce pouvoir qui en agrandissant nos villes, ouvrant toutes les branches d'industrie, améliorant chaque jour la condition matérielle et morale du peuple, répandant partout l'abondance et l'activité, emporte dans sa marche et efface petit à petit les traits distinctifs de notre nationalité ?

Aujourd'hui la société Canadienne-française, quoiqu'envahie de toutes parts dans Québec et Montréal, maintient encore une bonne position.

Cependant l'insurrection de 1837 d'abord, puis les crises monétaires qui ont traversé toute l'Amérique du Nord, depuis quelques années, et enfin les fluctuations incessantes et si inconstantes de sa politique, l'ont empêché de donner à ses relations sociales l'extension qu'elle aurait dû et voulu leur donner. Cela est si vrai que, depuis ce temps et à présent même, il n'y a aucun cercle dans l'une ou l'autre de ces villes, qui représente notre société. Chaque maison, chaque famille a ses intimes ; mais aucune maison, aucune famille ne reçoit chez elle, ne réunit sous son toit assez de monde et surtout ce monde des divers états, des diverses professions, voire même des divers rangs, qui puissent tous ensemble donner l'expression de notre esprit, de nos mœurs, de nos manières et de nos allures. Dans tous les pays, un étranger qui veut connaître la société, peut la rencontrer quelque part ; il la verra dans les théâtres, il la verra dans les concerts, il la verra dans les sociétés savantes, il la verra dans les cercles, dans les réunions, chez les hommes à qui la fortune et leur position permettent de la recevoir ; il la verra partout. Chez nous, il n'y a point de théâtre, il n'y a pas de concerts, il n'y a pas de sociétés savantes ; il n'y a pas de cercles. Il ne la verra donc nulle part, si ce n'est à l'église. Il la verra dans les temples et certes notre société sous ce point de vue moral et religieux est admirable à voir, mais on ne la pourra pas étudier et connaître.

Ceux qui se sont occupés de chercher quels peuvent être les destinées à venir des populations françaises en Amérique, ont tous été d'opinion qu'elles étaient dans un danger imminent d'être englouties par la race anglo-saxonne, à moins que ces populations, unies comme un seul homme, conservassent des relations étroites entre tous ceux qui les composent, qu'elles s'appuyassent les unes sur les autres, qu'elles fussent toujours prêtes à s'entraider ; c'est surtout dans les villes que ces

exemples d'union intime et étroite devraient être entre tous les membres de la société française. Comment conserver la patrie, son esprit, et son cœur, comment épurer, perfectionner notre langage, polir nos mœurs, conserver nos traditions, si nous ne cherchons pas à réunir ensemble tous les éléments de société que nous avons dans Québec et Montréal, surtout dans la dernière ville devenue le siège du gouvernement ? A peine s'il y a aujourd'hui quelque sympathie, quelques relations entre la jeunesse, ceux qui dans quelques dix années seront dans les affaires et l'âge mûr, ou ceux qui sont maintenant aux affaires, et pourtant si ceux-ci font quelque bien, ce sera à nous de le continuer. Ils devraient donc nous regarder comme des successeurs sur cette scène du monde, où nous avons tous un beau rôle à jouer. Ils devraient, ce nous semble, nous guider, nous aider à travers les premiers pas, nous signaler les dangers, nous offrir la lampe de leur expérience, pour découvrir les ténueils cachés, nous montrer où vont finir leurs travaux dans la grande cause nationale, où nous les reprendrons, vers quel but nous irons, et nous répéter souvent : l'héritage des anecdotes que nous abandonnons, il faut le transmettre intact aux descendants ; et nous, en échange de tout cela, nous leur serions fidèles dans les temps difficiles, nous les respecterions comme les champions de notre cause, nos chefs et nos maîtres. Mais non, il n'y a pas de cercles, de relations sociales à Québec comme à Montréal, et par conséquent point d'union sous un point de vue général, national, universel, et, comme nous le disions, l'isolement est un grand malheur et tend à nous décomposer comme corps social. Comment peut-il en être autrement dans les villes qui chaque jour s'agrandissent ; nous sommes étrangers les uns aux autres, nous les membres d'une même famille qui tient tant à sa conservation ! Nous paraissions avoir des intérêts divers, individuels, sectionnaires à conserver, point d'intérêts généraux et de nationalité. Encore une fois nous n'avons aucun moyen de communication, aucun point de ralliement. Notre société est désorganisée et par le temps et le flot de l'émigration, si elle n'est pas reconstituée, elle sera complètement effacée.

Traitera-t-on nos observations de frivolités ? Regardez au milieu de nous les Écossais, les Anglais, les Irlandais. Celui qui connaît un peu leur état, ne sait-il pas combien ils doivent à leurs cercles, à leurs relations sociales, l'esprit d'union et de fraternité qui les distingue si éminemment.

Prenez pour exemple isolé les Écossais ; sont-ils jamais étrangers les uns aux autres ? En arrive-t-il un : de suite, s'il est respectable, il est introduit dans la société, on veut le connaître, le placer quelque part, en faire de suite un membre actif et utile et il retrouve bientôt la patrie. Les anciens et les jeunes gens sympathisent ensemble, comme les membres d'une même famille. C'est à cet esprit de caste qu'ils doivent leur importance et la position toujours avantageuse qu'une poignée d'entre eux occupe dans ce pays, comme partout ailleurs.

Quant au commerce et à l'industrie, ces deux grands pouvoirs qui aujourd'hui ont changé la face du monde entier, nos compatriotes Canadiens-français commencent à s'y livrer. Ils semblent être gagnés chaque jour par cette soif de progrès, ce besoin d'industrie qui tourmente et qui travaille tous les peuples civilisés et sentir combien cette voie nouvelle a d'avenir et d'espérances grandes et solides. L'exercice du peuple anglais

est vrai : *Those who have the key of wealth are lords of all.*

Le mouvement commercial et industriel qui se propage d'un bout de l'univers à l'autre, traîne et amène à sa suite tous ces faits brillants et féconds, importants et sublimes, les croyances religieuses, les idées philosophiques, les sciences, les lettres, les arts, tous les plaisirs intellectuels et moraux, toutes ces grandes choses qui constituent la civilisation moderne. Il faut donc le suivre. Il est donc de plus en plus important que notre jeunesse, au sortir des écoles et des maisons d'éducation, soit placée dans des comptoirs, dans des maisons de commerce, dans des entreprises industrielles, au lieu d'encombrer les professions et de battre les pavés.

Mais s'il faut que chacun de nous soit placé de manière à faire sa tâche dans le monde, il faut aussi que nous ayons quelque chose qui exprime l'importance de notre nationalité, son opulence, son intelligence. Il faut que tout cela soit représenté quelque part. Ce sont les cercles de Québec et de Montréal qui doivent les représenter. Il faut cesser de vivre tant chez soi et pour soi. Il est urgent que nous ayons des réunions périodiques où les citoyens puissent se rencontrer sur le terrain neutre des salons, pour se voir, se connaître, pratiquer et cultiver ces rapports de société qui ont tant d'influence sur la nationalité, qui en resserrent tous les fibres et en font un corps solide et ferme.

Ayons foi dans l'avenir, si rude que soit le présent, notre société a aujourd'hui dans son sein plus d'éléments de vitalité, de stabilité et de progrès qu'elle n'en a jamais eu. Elle a des gages de prospérité dans ces goûts, ces habitudes et ces notions industrielles et commerciales qui chaque jour se répandent parmi toutes les classes de nos compatriotes ; dans cette éducation élémentaire, pratique et universelle que les enfants, surtout ceux des villes, reçoivent aujourd'hui grâce à des méthodes, à des systèmes nouveaux et améliorés. Elle a de grandes, de légitimes espérances dans ces milliers de jeunes gens que chaque jour l'on voit défilier dans nos rues, qui fréquentent les admirables écoles des Frères de la doctrine chrétienne et qui, dans quelques années, feront des membres intelligents et habiles de tous les arts, de toutes les industries, de tous les métiers, enfin dans la génération entière qui grandit et s'avance avec tant d'énergie, si pleine du désir de s'instruire, si pénétrée déjà de l'esprit du temps, qu'elle saura bien comprendre les chances de l'avenir et en prendre tous les avantages !

### Histoire de la Semaine.

Enfin c'est décidé, il restera quelques jours avec nous, mais combien a-t-il fallu le supplier. Il était si changeant, si inconstant, si maussade, qu'il nous tenait dans une inquiétude et une impatience continuelle. Le moindre vent, la plus mince petite gelée lui faisait peur ; vite il partait, il se sauvait au loin par-delà les monts, revenant après une semaine, enveloppé jusqu'aux oreilles comme un gouteux : à peine pouvait-on le reconnaître. Mais un bon matin, fatigué sans doute de tant de courses, le beau temps a pris son parti comme un brave, et maintenant vous le rencontrez chaque jour aussi riant, aussi agréable que jamais, et c'est à lui sans doute, ainsi qu'aux rayons du soleil qu'on doit les rapides progrès de la végétation.

Mais avec le beau temps la chaleur est venue, non pas une chaleur douce et bienfaisante, bien

plutôt lourde, accablante et des tropiques, dont tout le monde commence déjà à se plaindre, si ce n'est M.M. les restaurateurs, droguistes, et apothicaires, etc. qui la voient toujours avec la plus vive satisfaction, attendu qu'il est impossible de marcher pendant seulement cinq minutes, sans être en nage et sans être altéré comme un cerf qui vient d'être poursuivi pendant trois heures par une meute affamée ; de là force consommation de bière de gingembre, limonades, eaux de soda, de Varennes, de Caledonia, avec sirop de saïsepareille, de citron, d'orange et d'ananas. Si par hasard vous passez chez Savage, rue Notre-Dame, vous m'en direz des nouvelles.

Les Américains sont arrivés en petit nombre, mais cependant cela suffit pour nous faire apercevoir que la saison des voyages est commencée. Comme le siège du gouvernement et la capitale du Canada, notre ville est pour eux intéressante et curieuse à voir. Mais ce qu'ils semblent préférer par-dessus tout, ce sont les mœurs, les manières et les usages français que l'on peut encore rencontrer par-ci par-là, ainsi que le langage et même jusqu'à la forme, la coupe des habits, quoiqu'ils n'aient pas encore tous ensemble adopté le sous-riens de rigueur de la toilette française. Autant cette prédilection pour nous semble prononcée, autant ils paraissent peu aimer les allures hautaines de nos compatriotes anglais. C'est probablement un ancien souvenir d'inimitié qui les anime encore aujourd'hui. Ils s'amuseront bien à visiter leurs monuments, leurs élégantes et éblouissantes boutiques, ils regarderont bien leurs riches toilettes, leurs somptueux équipages, et tout ce qu'ils ont de beau et de bien, mais c'est avec la plus parfaite indifférence et un air de dédain souverainement méprisable. Ils semblent adopter, à l'égard des enfants d'Albion, pour tout ce qu'ils ont fait ou pourront faire, le *NIL ADMIRARI* du philosophe.

Les Américains en général ont une admirable manière de voyager. Ils ont une attention toujours active à tout ce qui se passe autour d'eux, un esprit observateur et pénétrant des hommes et des choses ; rien ne leur échappe, ils veulent tout savoir, tout connaître, mais en même temps il faut avouer que leur manière de s'habiller en voyage est parfaitement ridicule, surtout dans les chaleurs de l'été. Vous les rencontrez dans les bateaux à vapeur, sur les chemins de fer, jusque dans une mauvaise diligence ou un pauvre wagon, avec une tenue parfaitement recherchée et en costume de bal : pantalon noir et collant, gilet de satin noir, et habit noir de toilette. C'est de fort mauvais goût. Il semble que prendre un peu plus ses aises, adopter un costume confortable et ample, des étoffes moins lourdes que le drap noir, plus pâles et plus fraîches, cela ressemblerait aux Anglais qui eux, en voyage, sont parfois un peu trop négligés dans leur mise.

Ce qu'il y a à Montréal de plus beau à montrer aux étrangers, c'est sans contredit notre cathédrale. Chez tous les peuples, c'est la religion qui inspire les œuvres les plus majestueuses parce que c'est elle qui met naturellement la pensée en communication avec l'infini, c'est elle qui inspire à l'artiste ces hautes conceptions qui sont pour ainsi dire l'expression sublime de la grandeur et de la majesté divine. Un beau temple est non seulement un embellissement pour une ville, c'est encore un titre de gloire pour ses habitants, un monument de leur piété et de leur opulence. D'aussi loin qu'on voit poindre la ville de Montréal, on aperçoit les tours de notre magnifique église. On ne peut s'empêcher d'admirer, en ap-

prochant, ses proportions grandioses, son genre d'architecture simple, austère et solennel comme la religion romaine. Mais combien est grand le désappointement en franchissant le seuil. Vous vous attendez à un intérieur de cathédrale sombre, grave, imposant, comme l'idée du Dieu qui y réside. Au lieu de cela, c'est quelque chose de vague, de terne, de froid, d'inachevé; à la voute une bigarrure, un barbouillage de couleurs bleues et grises sans poésie et sans goût, aux murs des taches sales et nombreuses, de longues fissures, des traces de pluie et d'humidité. Il y a une absence complète de pensée, d'idéalité, dans l'arrangement entier de l'intérieur; ce n'est ni la merveilleuse richesse gothique avec ses élégantes arabesques et ses mille chefs-d'œuvre de sculptures en relief, ni l'admirable simplicité moderne avec ses blanches et pures couleurs; des colonnes qui perdent tout l'effet de leur grandeur et de leur beauté, par les deux galeries qui y sont attachées et qui en les chargeant trop, en détruisent l'harmonie. En entrant dans notre temple, par suite de ces grands défauts dans le travail intérieur, vous ne vous sentez pas saisis par ce sentiment ineffable, cette admirable poésie des impressions religieuses qui devrait vous gagner en mettant le pied dans la maison du Seigneur.

Si vous êtes tant soit peu connaisseur en peinture, de grâce, ne portez pas vos regards vers l'autel, car encore au lieu d'admirer aux brillants rayons du soleil qui darde la grande croisée du fond quelque scène biblique, quelque saint personnage, un passage de l'histoire sainte ou des Ecritures, vous ne pourrez jamais reconnaître, à moins d'un grand effort d'imagination, dans les toiles barbouillées au-dessus de l'autel, les douze apôtres de l'évangile. Que nous ont-ils donc fait pour les traiter de la sorte? et si par hasard vous avez l'avantage d'entendre les sons de l'orgue, vous regretterez qu'on maltraite sans pitié un pauvre vieil instrument qui fait encore mieux son service que celui qui le touche. Somme toute, il est fâcheux qu'on n'ait pas tiré un meilleur parti d'un si bel édifice. Espérons, pour l'honneur de notre ville qui a déjà été accusée de manquer de goût pour les beaux-arts, qu'à la première occasion, on s'empressera de rendre l'intérieur de notre cathédrale, digne de son apparence du dehors.

Quels sont ces sons tristes et funèbres que font entendre au loin les roulements du tambour? Comment cette musique guerrière, si bruyante, si animée, est-elle aujourd'hui si lentement lugubre et grave? Où vont tous ces brillants officiers, le crêpe au bras et sur la poitrine? Pourquoi cette longue haie de soldats le fusil renversé, ces coups de canon dont les échos se perdent dans le lointain, cette pompe martiale, cet étalage de grandeur, ces insignes de gloire et ces insignes de néant? N'est-on pas tenté à la vue de tout cela, de s'écrier avec le prédicateur, auprès d'une tombe illustre, DIEU SEUL EST GRAND.

C'est quelque chose de beau et d'imposant que les derniers devoirs rendus à un soldat avec les honneurs de la guerre. Mercredi dernier, c'était les funérailles de S. E. le lieutenant-général sir Richard Jackson, commandant des armées anglaises en Amérique. A la veille de retourner au pays de ses pères revoir sa famille et recueillir de plus amples récompenses de ses longs services, tandis qu'il fait ses préparatifs de voyage et ses adieux à ses amis, la mort le frappe et l'enlève de ce monde.

Voyez venir le corbillard tout-à-fait militaire, un de ces lourds chariots trainés par quatre che-

vaux; sur la bière le casque du général, ses épaulètes et son épée; derrière suit son cheval favori sellé, avec ses bottes, et les gens de sa maison. Tous les départements militaires et civils, le corps de la magistrature, quelques membres du barreau, les divers états-majors en grand uniforme, puis S. E. le gouverneur-général avec sa suite.

La mise de lord Metcalfe aux funérailles de son illustre ami était tout-à-fait remarquable, digne et de bon goût. Revêtu d'un simple habillement noir sans croix, sans décorations, sans insignes quelconques de pouvoir ou de distinction, au milieu de toute cette pompe, entouré de tous ces brillants habits rouges rayonnants d'or et couverts de rubans, de croix et de crachats, il semblait s'être détaché de ce monde à la pensée de la mort cruelle et implacable qui en un instant vous enlève gloire, honneur et puissance.

Enfin tout ce monde-là précédé et suivi par les différents régiments de la garnison. Parme sous le bras, se dirigea au son du canon et d'un air funèbre jusqu'à la chapelle de la Trinité, rue St.-Paul, où les restes du général Jackson furent déposés, en attendant qu'ils soient transportés à Sorrel où ils doivent demeurer.

Les porteurs des coins du poêle étaient :

Capt. Boxer,	Commissaire général,
Col. Campbell,	Col. Wetherall,
Col. Halloway,	Col. Gore.

Le nombre de passagers qui nous arrive chaque jour de Québec, par les bateaux à vapeur, est vraiment prodigieux. Dans celui arrivé mercredi matin, il n'y avait pas moins de 700 passagers, entassés les uns sur les autres comme des poches de blé. La plupart d'entre eux étaient des émigrés de la Grande-Bretagne et d'Irlande. Ce grand nombre de voyageurs sur le fleuve encourage beaucoup la navigation à vapeur. Aussi voyons-nous avec satisfaction la puissante opposition que l'on organise en ce moment pour le St. Laurent.

Il est temps d'abattre le monopole que l'on voit fleurir avec hauteur sur notre belle rivière depuis tant d'années, et qui empêche les gens de voyager, tant il est exigeant et vexatoire. Vingt chelins de passage est un prix trop élevé, surtout quand on vous donne à bord seulement une tasse de thé et un gâteau. Le public s'est plaint, mais le monopole n'a tenu aucun compte de ses justes plaintes, on l'a même traité assez cavalièrement en mainte occasion, pour qu'il en ait perdu entièrement le souvenir. Il faut espérer qu'il s'en rappellera surtout quand la LIGNE DU PEUPLE commencera la campagne. Le QUÉBEC est prêt à marcher dans quelques jours. C'est un splendide vaisseau, à la construction moderne, aux formes élégantes, qui doit, dit-on, surpasser tout ce qui n'a jamais été vu sur le St. Laurent, par la rapidité de sa marche. Il sera secondé par le ROWLAND HILL qui, au dire de nos confrères de Québec, est un chef-d'œuvre d'art, un vrai bijou. La Ligne du Peuple va de suite mettre le passage entre les deux villes à 12s. 6d. y compris les repas.

D'un autre côté la ligne d'aujourd'hui n'est pas sans préparer une vigoureuse résistance. Le MONTREAL a été allongé d'une vingtaine de pieds, afin de n'être pas inférieur au QUÉBEC. Le QUÉBEC se fait aussi réparer en ce moment de sorte que, au commencement de la semaine prochaine, la campagne va s'ouvrir.

Comme il est probable que la compagnie actuelle du St. Laurent va bientôt réduire ses prix au-dessous de ceux de la Ligne du Peuple, nous

nous permettrons de remarquer que la Ligne du Peuple a des droits acquis à l'encouragement et au patronage du public Canadien. C'est grâce aux efforts de M. Ryan et de quelques autres citoyens de Québec, que nous aurons un passage à bon marché entre les deux villes, et le moyen de le conserver ainsi, c'est de favoriser l'opposition de toutes manières. Cela est d'autant plus facile à faire qu'on trouvera à bord des vaisseaux de la Ligne du Peuple tout le luxe, le confort, l'élégance et les attentions que l'on peut désirer en voyageant.

A propos d'opposition, de bateaux à vapeur, c'est étonnant combien elle s'est étendue depuis quelque temps dans cette partie du monde. On voyage pour rien. Entre St. Jean et Whitehall, une distance de 150 milles, on ne charge que trente sous pour les passagers de la chambre, et sur l'avant on ne charge rien du tout et nous avons entendu dire à un monsieur qui connaît parfaitement la route, qu'on peut faire le voyage maintenant, entre New-York et Montréal, pour dix sous, les repas à part. Faites donc vos malles et partez, car cela ne peut durer longtemps. C'est bien le cas de dire, c'est une opposition factieuse, si factieuse que parfois elle expose l'équipage et les passagers à de terribles explosions qui sont à notre avis, beaucoup plus sérieuses que celles de la machine administrative, dans un gouvernement responsable. Car si, dans ce dernier cas, la forme emporte le fonds, dans le premier le fonds et la forme sont emportés d'emblée.

Nous avons vu avec gratitude la réponse généreuse du *Courrier des Etats-Unis* à l'appel qui lui fut fait, il y a quelque temps, par un confrère de Québec, le *CASTOR*, au sujet du grand incendie du mois dernier. On ne pouvait s'adresser à un plus noble cœur, à une plume plus éloquent. Les paroles pleines de chaleur, de charité, et de sympathie du *Courrier* s'adressent aux populations françaises des Etats-Unis ainsi qu'à la France, et trouveront dans les deux pays, nous en sommes sûrs à l'avance, un écho de sympathie et de noble générosité. Comme Canadien, nous offrons au rédacteur du *Courrier des Etats Unis* nos sincères remerciements.

Les souscriptions pour les incendiés de Québec continuent avec activité par tout le pays. A Montréal on est déjà rendu à la jolie somme de £9000 et il y a tout lieu de croire qu'on pourra compléter les £10000. Parmi les paroisses qui méritent une mention honorable sont celles de St. Jean Dorchester qui a fourni une contribution de plus de £200, Lotbinière qui a suivi le noble exemple de son seigneur, et aussi la paroisse de St. Louis de Kamouraska qui vient d'envoyer outre une somme d'argent dont le chiffre n'est pas encore connu, des provisions, vêtements, habits, pour un montant excédant £300. Nous voyons dans les retours de ce matin qu'on mentionne enfin une somme de £25, souscrite une semaine après l'incendie par la Société des Amis de cette ville.

Nous accusons la réception d'une copie du bill des Municipalités et d'une circulaire adressée par M. le surintendant de l'éducation aux Commissaires des écoles. Nous donnerons ce document en tout ou en partie dans un prochain numéro, accompagné de quelques remarques sur le sujet si intéressant de l'éducation élémentaire.

#### NAISSANCES.

En cette ville, le 10, la Dame de Henry Stuart, écr., a mis au monde une fille.

## MARIAGES.

En cette ville, à l'église de St. Thomas, faubourg Québec, John Molson, écrivain, fils de l'hon. John Molson, à Delle Ann, 2<sup>d</sup> fille de Wm. Molson, écrivain. Peu de temps après la cérémonie les deux époux se sont embarqués pour l'Angleterre.

En cette ville, le 11, par le Rév. Dr. Bethune, Joseph H. Mead, à Dlle. Elizabeth Wain, tous deux de cette ville.

A Québec, le 5, par le Révérend Dr. Bethune, Stephen Bethune, écrivain, avocat de Montréal, à Delle Marie, fille aînée de William Phillips, écrivain, de Québec.

A St. Martin (Louisiane), le 17 mai, M. Balthazard Bérard, à Mlle. Marie Arthémise LeBlanc.

## DECES.

A Berthier, au presbytère, le premier, à l'âge avancé de 89 ans et sept mois, Dame Marie Francoise Simard, veuve de feu Gabriel Gagnon, et mère du révérend messire Gagnon, archiprêtre et curé de Berthier.

A Québec, le 7, le député-commissaire-général James Parr, très regretté.

A Carleton, Baie des Chaleurs, le 22 du mois dernier, Gédéon Abier, écrivain, J.P., natif de l'Ile de Jersey, âgé de 63 ans.

## PETITES AFFICHES.

## Avertissement.

CONFORMEMENT aux dispositions de l'acte passé dans la dernière session du Parlement Provincial, intitulé : "Acte pour incorporer la compagnie du chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique, les soussignés, nommés dans l'acte pour cet objet, ont autorisé l'ouverture des livres de souscription au capital de la compagnie, le 16 juin courant, à midi, au BUREAU de la COMPAGNIE DE CHEMIN DE FER, No. 8 PETITE RUE ST. JACQUES, MONTRÉAL, par Thomas Steers, écuyer ; le 23 juin, au BUREAU de la BRANCHE de la BANQUE DE L'AMÉRIQUE DU NORD, à Québec, par le Caissier ; et le 23 juin, au BUREAU de la COMPAGNIE DES TERRES de L'AMÉRIQUE à Sherbrooke, par le Commissaire.

GRANT DE LONGUEUIL,  
PETER MCGILL,  
JOHN FROTHINGHAM,  
A. T. GALT,  
THOMAS TAIT,  
JOHN MOORE,  
ALEXANDER RAE.

Montréal, 12 juin 1845.

Les papiers de Montréal, de Québec et de la ville de Sherbrooke, publiés en anglais et en français, sont requis d'insérer l'avertissement ci-dessus pendant UNE SEMAINE.

## ETABLISSEMENT CANADIEN

D'HORLOGERIE, DE BIJOUTERIE ET D'ARTICLES DE FANTAISIE,

TENU PAR

**M. L. P. BOIVIN,**

BIJOUTIER, No. 80, RUE ST-PAUL,  
En face du Marché.

M. BOIVIN vient de recevoir d'Europe un assortiment étendu de Bijouterie, d'Horlogerie, etc. qu'il recommande à l'inspection des Dames et Messieurs de la ville et de la campagne.

Il comprend : Montres de dames et messieurs, en or et en argent, du goût le plus nouveau et de première qualité.

Chaînes en or françaises et anglaises.  
Tabatières d'argent, de Dames et Messieurs.  
Pendants d'oreilles.  
Épingles, épinglettes de corail et Cornaline, etc. etc.

Pendules de porcelaine avec vases à fleurs complets, formant la plus élégante garniture de corniche.

Lunettes en or, argent et acier à verres concaves, convexes et colorés ; aussi toute espèce de verres de lunettes.

Une jolie collection, pour les amateurs, de Cannes, Cravaches, Foyots, montés en argent et en ivoire ; ainsi qu'un assortiment de cuillères et de fourchettes en argent, qui sont aussi confectionnées à ordre selon les goûts.

M. B. se charge des réparations de pendules et de montres, simples et compliquées, françaises et anglaises, ainsi que de toute espèce de bijoux, qui seront exécutées avec soin et exactitude.

Montréal, 7 juin 1845.

## Situation demandée.

UNE personne de beaucoup d'expérience dans les affaires, possédant les deux langues et sachant parfaitement la tenue des livres, désirerait être employée dans quelque situation respectable. S'adresser au bureau de la REVUE CANADIENNE.  
Montréal, 14 juin 1845.

O. BEACHEMIN,  
RELIEUR.

25, Rue St. Gabriel, près du Canada Hotel,  
MONTRÉAL.

À LOUER Une MAISON confortable faisant l'encoignure des Rues Craig et St. Dominique —

Il y a bains, fourneaux et cabinet d'aisance,

—AUSI—

Deux Magasins, ou Etudes.

S'adresser à

P. MOREAU.

7 juin.

MAISONS DE CHAPELLERIE DE LONDRES,  
ÉTABLIES EN 1837.

## MM. HAYES &amp; HAUCK,

Manufacturiers & Importateurs,

Seconde porte au Nord Est de la Place d'Armes, Nos  
141 & 96 de la Rue Notre Dame.

MM. HAYES ET HAUCK ont l'honneur d'annoncer que leur importation étendue de CHAPEAUX de SOIE et de CASTOR, de CASQUETTES, etc., vient d'arriver par les Vaisseaux le *Burnhopeville* et l'*Ottawa*, et qu'ils attendent de jour en jour par le *Lady Kinnaird*, de Londres, le reste de leur assortiment de printemps. Ils peuvent le recommander à l'examen des Connaisseurs et du public. On ne trouvera rien de mieux, sous le rapport du goût, de l'élégance et de la qualité.  
Montréal, Mai 31, 1845.

NOYE le 22 Mai courant, près du Saint St. Louis, vis-à-vis Lachine, PHILIPPE DUMOND, Tailleur de pierre, de Montréal, âgé de 21 ans. Signalement : cinq pieds et huit pouces, teint brun, cheveux châtain, pantalon noir, chemise de flanelle rouge et une de coton blanc et bleu par dessus et une paire de demies bottes. Celui qui trouvera le corps de ce jeune homme sera généreusement récompensé en en donnant aussitôt avis à M. J. Bte Beaudry, Marchand, vis-à-vis le Palais de Justice, à Montréal, ou à C. A. Leblanc, écrivain, avocat.  
31 Mai, 1845.

## DR. D'ORSONNENS.

SECONDE porte à gauche sur la rue St. Louis, à son encoignure avec la rue Sanguinet.

## Prospectus

DE LA

SOCIÉTÉ MUTUELLE DE CONSTRUCTION DE MONTRÉAL.

Incorporée par acte du Parlement.

## DIRECTEURS.

M. CASTLE, Ecr.

J. T. BRONDGREST, Ecr.

J. M. TOBIN, Ecr.

JOHN LEMING, Ecr.

ROBERT SCOTT, Ecr.

JOHN T. BADGLEY, Trésorier et Secrétaire.

GEORGE GRUNDY, Assistant-Secrétaire.

W. N. CRAWFORD, Notaire Public.

WILLIAM SPEARS, Inspecteur.

Actions de £100 et chaque souscription mensuelle de 10s. par action. Mise d'entrée, 2s. 6d. par action.

Le but de cette société est de permettre aux individus de placer leurs épargnes dans l'achat ou l'érection de bâtiments.

Un locataire dans l'espace de dix années paie à

son propriétaire, en loyers, une somme égale à la valeur de la maison qu'il occupe, et cependant à l'expiration de ce temps, il n'a aucun intérêt dans la propriété. Mais en devenant membre de cette société, il peut acheter ou bâtir une maison par le moyen d'une avance ou prêt qui lui est fait dans ce but et pour cet objet, lequel prêt est repayable par installements mensuels, qui ne sont que peu de chose, s'ils sont plus considérables, que le loyer qu'il serait autrement obligé de payer, avec cet avantage qu'il deviendrait propriétaire en dix ou douze ans, et fréquemment en bien moins de temps.

Le fonctionnement de la société est comme suit : chaque membre paie une souscription mensuelle de dix chelins pour chaque action de £100 qu'il a prise ; ainsi celui qui possède une action peut emprunter un acheter £100 et celui qui a pris cinq actions, £500, et ainsi de suite, en proportion du nombre d'actions qu'il possède. L'argent que la société aura à prêter, sera offert tous les mois au concours, et alors chaque membre aura l'occasion d'acheter jusqu'au montant de ses actions.

L'emprunteur ou l'acheteur, avant de recevoir le montant, doit déposer les particularités de ses sûretés, qui seront examinées et visitées par l'Inspecteur, qui fera aussi l'investigation des titres, et si tout est satisfaisant, l'argent est avancé, chargé toutefois au taux de six pour cent par an. Si l'emprunteur désire bâtir, l'argent lui est avancé selon et suivant les progrès de la bâtisse.

La plus grande sécurité et protection contre tout risque est ainsi offerte aux capitalistes en autant qu'aucune autre sûreté que celle des biens de fonds du des bâtisses ne sera reçue.

(Toute sûreté personnelle, quelque bonne qu'elle soit sous tous les rapports, ne sera prise dans aucun cas), mais le grand objet principal de cette Association, est de procurer aux individus qui ont peu de revenus et des revenus limités, les moyens par lesquels ils puissent placer une partie de leurs épargnes, d'une manière sûre, avantageuse et profitable, et d'offrir à ces classes des motifs qui peuvent les exciter à des habitudes industrielles et d'économie, dans l'espérance de pouvoir, avec leurs épargnes, se procurer pour eux-mêmes et leurs familles, de confortables maisons.

En conséquence de la période avancée de la Session pendant laquelle cette société a obtenu son acte d'Incorporation, les livres de la Société ne pourront être ouverts pour la transaction des affaires, avant le premier Octobre prochain. Mais les personnes qui désireraient profiter des avantages qu'elle offre peuvent se procurer des copies de l'Acte d'Incorporation et des règlements de l'Association en s'adressant à Wm. N. Crawford, écuyer, Notaire Public, rue St. Gabriel, qui recevra aussi les noms de ceux qui désirent devenir souscripteurs.

## Avis.

Pour la commodité des souscripteurs à la Société Mutuelle de Construction, et autres personnes, le soussigné a ouvert un LIVRE de REFERENCE ou MEMORANDUM des particularités, des lots vacants ou à vendre dans cette ville et ses environs. Les avantages de cette méthode, et pour le vendeur et l'acheteur, sont évidents et ceux qui désirent disposer des terrains, lots de terre, &c., sont respectueusement invités à fournir les descriptions, prix, &c., de leurs biens-fonds à

W. N. CRAWFORD, N. P.  
No. 25, Rue St. Gabriel.

Mai 12.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St-Julien ; et chez MM. Fabre et Cie., et C.P. Leprohon. Libraires de cette ville.

Un an . . . . . 20 chelins.

Six mois . . . . . 10 ..

Trois mois . . . . . 5 ..

OUTRE LES FRAIS DE POSTE.

Nous recevons pour ce journal des annonces, avis, etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (affranchies), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. LOVELL et GIBSON, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

LOUIS O. LE TOURNEUX,  
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTRÉAL.  
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.